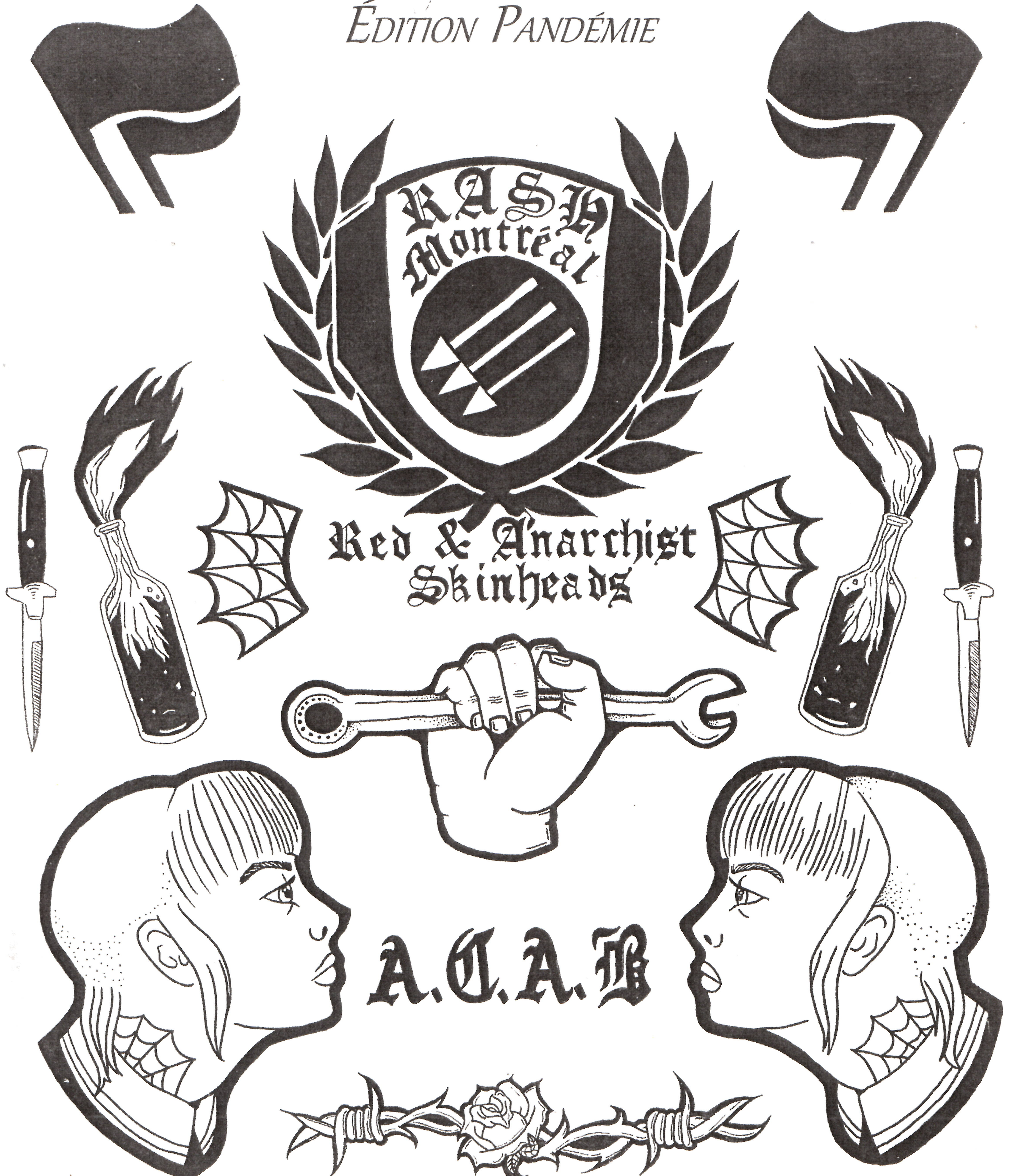
CASSE SOCIALE XV

Édition Pandémie





La 13 édition du Casse Sociale se trouve finalement entre vos mains! Que vous l'attendiez depuis longtemps (on a quand même bien glandé à la rédaction !) ou que ce soit la toute première fois que vous tombez sur le journal de propagande du 3 chapitre montréalais des Red and Anarchist SkinHeads (RASH pour les intimes) on est content.e de vous (re)trouver. Il faut en profitez parce que vous remarquerez qu'on est quand même vachement plus sympathique à l'écrit qu'en personne.

Mais de quoi est-ce que ça peut bien vouloir jaser un groupe de trentenaires tatoué.es, un peu bourré.es et politiquement aussi radical.e.s que ce qu'ils et elles sont antisocial.e.s ! Ben, on va vous jaser de tout et de rien ! Ce drôle de numéro que vous tenez entre les mains et que les fins connaisseurs reconnaitront comme bien plus gros que les éditions précédentes, c'est un peu une compilation de tout ce qu'on a écrit depuis 2020. De fait, vous retrouverez quelques thèmes qui ont fait l'actualité depuis avec nos articles sur les luttes autochtones et la gentrification, mais on va aussi surtout vous parler de notre contre-culture. Notre contre-culture ce sont les espaces qui l'ont fait vivre comme le Bâtiment 7 et son aïeul le Centre-Social Autogéré, les Katacombes, l'Industrielle et les concerts sauvages qui ont explosé depuis la mise en place des mesures sanitaires. Être Redsknhead, c'est également un rapport particulier à la musique engagée et donc, en plus de notre section critiques, on vous présente également le rapper ontarien Lee Reed, le groupe ska français Resaka Sonora et nos préféré.e.s de Montréal, les Union Thugs. Finalement, comme être skinhead et militant.e.s ça reste un long chemin solitaire, on revient sur certains idéaux à la base de notre démarche et on s'entretient avec des camarades antifascistes et anticapitalistes d'au-delà de nos petites frontières avec le RASH Mexico et le réseau de l'Alternative International Movement.

Ce que vous retrouverez au cours des prochaines pages c'est un petit peu de nous. Sans la prétention d'avoir les analyses les plus fines ou les mots les plus justes, mais surtout sans compromis. Depuis plus de 10 ans, notre contre-culture représente ce qui nous définit face au reste du monde. Ce qui chez nous refuse de rentrer dans le moule. Tandis que nos idéaux politiques, envers et contre tous, sont ce qui continue de nous y unir dans une volonté de bâtir un monde meilleur. Pour une vie de skinhead ce n'est pas la mort et cette vie est tout ce que tu abords.



Love By Few, Hate By Most, Respect By All.

ACTUALITÉS

(2020-2021)

Luttes autochtones

Par souci de transparence, les auteurs de ce texte descendent de colons blancs issus de l'immigration européenne.

Plus de quelques mois depuis le début de la crise sanitaire. L'économie mise en pause, la sacro-sainte croissance mise à l'arrêt, le pétrole qui se vend à perte. Ces énergies fossiles, dont on sait que leur utilisation est la cause principale du réchauffement climatique. Ce pétrole, pour lequel l'État canadien a fait l'achat d'un projet d'expansion d'un pipeline (Trans Moutain). Ces gaz liquéfiés, pour lesquels il n'y a pas si longtemps encore, le gouvernement du Canada envoyait la Gendarmerie royale pour arrêter, harceler, démanteler, argumenter à la pointe d'un fusil. Il y a à peine 6 mois, sur toutes les grandes plateformes médiatiques, la « crise ferroviaire » faisait la manchette. Bien que cette affaire puisse nous sembler loin en arrière, en quelque sorte conclu, il n'en est rien. Depuis le début du confinement, et malgré les craintes des communautés autochtones que les travailleurs transmettent le COVID-19 dans le Nord de la Colombie-Britannique, les travaux de Coastal GasLink (CGL) ont continué. Avec le temps qui passe et la disparition de cette « problématique » dans les médias dominants, nous croyons important de mettre de l'avant quelques réflexions, mais d'abord, revenons à la suite des évènements.



L'année 2020 commence de façon brutale pour les Wet'suwet'en. Début janvier, la GRC [Gendarmerie royale du Canada] se déploie sur leur territoire dans le nord-est de la Colombie-Britannique. Le territoire de cette nation autochtone se retrouve sur le tracé d'un gazoduc (Coastal GasLink) qui vise à acheminer du gaz naturel liquéfié du Bassin du Nord-Est de la province vers le terminal d'exportation de Kitimat, sur la côte pacifique. Un conflit perdure depuis des années autour du consentement de la nation Wet'suwet'en à l'accès à leur territoire et spécifiquement à la construction de ce pipeline. Ce qui est en filigrane de ce conflit, c'est la souveraineté territoriale des Premières Nations. Le projet de CGL a reçu l'accord de la plupart des Conseils de bande des Nations sur le tracé du pipeline, mais les chefs héréditaires wet'suwet'en, épaulés par une partie de leur communauté, refusent de reconnaître la légitimité de ces conseils de bande à prendre cette décision. Rappelons que les conseils de bande sont un système de gouvernance qui a été imposé par le gouvernement canadien dans l'Indian Act de 1876 et qui supplée légalement le système des chefs héréditaires. Or, c'est l'abandon de souveraineté, autorisée par leur conseil de bande, qui est décrié par une partie de la nation Wet'suwet'en et exprimé par leurs chefs héréditaires. Dans les dernières années, pour assurer la défense de leur territoire, plusieurs camps ont été construits dans la forêt en bordure de la seule route qui mène au chantier CGL. Le 6 février 2020, après un bras de fer médiatico-policier qui durait depuis presque un mois, la GRC procède à l'arrestation de 6 gardien.ne.s de la terre et du territoire. Le lendemain, la police montée démantèle le camp de Gidimt'en et, dans les semaines qui suivront, organisera un état de siège sur la route Morice West. Plusieurs autres arrestations ont lieu dans les jours qui suivent.

Face à la violence répressive de l'État colonial canadien, les démonstrations de solidarité envers les Wet'suwet'en dont des actions de perturbations de l'économie embrasent le pays. D'abord, d'autres Premières Nations répondent à l'appel lancé par les chefs héréditaires : des membres de la communauté Gitxsan, les Mohawks de Tyendinaga, de Kahnawake, de Kanesatake, les Micmacs de Listuguj, parmi d'autres. La stratégie principale adoptée : le blocage. Le Canada est excessivement dépendant de son infrastructure ferroviaire d'un point de vue économique. Et, d'un point de vue symbolique, elle en est la pierre angulaire, le mythe fondateur. Ces blocages simultanés sont inacceptables aux yeux de tous les réactionnaires, racistes assumés ou refoulés, qui ne tardent pas à exiger de Trudeau une intervention militaire. La « crise » est commencée. Ces éruptions de solidarité font boule de neige. À travers le pays s'organise des actions pour que les revendications des chefs héréditaires soient entendues. Celles-ci sont la révision de l'accord avec CGL, la suspension des travaux et le retrait de la GRC de leur territoire. Rapidement, la vague de solidarité s'étend a mari usque ad mare et des groupes alliés mettent l'épaule à la roue. Le port de Vancouver est bloqué, des bureaux sont occupés à Edmonton, Winnipeg, Ottawa, Halifax, entre autres. Au Québec, les rails du Canadien National et des trains de banlieue sont bloqués à Saint-Lambert. Ce blocage dure plusieurs jours, jusqu'à ce que la présence des forces policières oblige les manifestant.e.s à stratégiquement battre en retraite. Une multitude d'autres actions de blocages temporaires ont lieu malgré les températures parfois glaciales. Un vent de résistance souffle sur la Confédération.

La température monte pour le gouvernement canadien qui tente différentes approches au fil des semaines pour résoudre cette « crise » sans, bien sûr, avoir l'intention de reculer sur ses positions. Certains premiers ministres provinciaux mettent de l'huile sur le feu en sous-entendant qu'une intervention militaire pourrait être nécessaire. La stratégie répressive et policière du gouvernement en est bien entendu la clef de voûte. La formule « crise ferroviaire » fait alors son apparition dans la bouche de la plupart des commentateurs. Cette terminologie dissimule les causes de cette situation et n'adresse que ses conséquences. Elle en extirpe le politique (doit-on, oui ou non, marcher sur les volontés d'une nation autochtone) pour mettre la lumière sur un aspect managérial (comment réussir à faire rouler les trains de nouveau). Une véritable campagne de peur se met en branle pour dénoncer les conséquences dramatiques des blocages ferroviaires. « les villes vont manquer de chlore pour traiter leurs systèmes d'aqueducs », « l'économie canadienne étouffe, les investisseurs étrangers vont fuir », « les familles canadiennes vont manquer de ketchup ». Dans un monde où tout doit être transformé en marchandise, le blocage des flux est une arme de lutte incroyablement puissante. Après quelques semaines et plusieurs manœuvres douteuses - comme l'annonce du départ de la GRC en territoire Wet'suwet'en alors que dans les faits, les flics sont encore là - Trudeau finit par envoyer sa ministre aux relations Couronne-Premières Nations, Carolyn Bennett tenter de régler le litige. Suite à cette rencontre entre les chefs héréditaires et la ministre, on fanfaronne déjà la fin de la crise. S'il y a bien eu une entente sur la nécessité de clarifier le système de gouvernance des Premières Nations, rien n'est dit sur la question du gazoduc. Et pourtant, dans un gigantesque show de boucane, le gouvernement et les médias nous vendent une trêve. Que les blocages soient levés ! Quitte à envoyer la police pour convaincre les plus récalcitrant.e.s.

Ahh, soulagement ! Que les trains reprennent leurs hanhannements bruyants, qu'ils nous bercent encore de leurs infatigables cahots et nous gavent de leurs succulentes marchandises. Deus vult. Tout doit être sacrifié sur l'autel de la marchandisation. Pour lutter contre cet affect bourgeois de tout soumettre aux lois du marché, nous avançons que, dans un monde où la production est déterritorialisée, flexibilisée, précarisée, ce qu'il nous est possible de bloquer est de moins en moins le travail vivant (la production donc la grève) mais bien les infrastructures qui permettent l'acheminement du travail mort accumulé (la marchandise donc le blocage).

La violence néocoloniale qui a mené à cette situation de « crise » est toujours effective. Les travaux près de Houston, en Colombie-Britannique, continuent et pourtant, une autre crise s'est imposée au-devant de la scène. On voudrait nous faire croire qu'une crise se clôt alors qu'une nouvelle éclot - environnementale, « ferroviaire », sanitaire puis économique. Mais une crise ne se termine pas quand une nouvelle se manifeste, elle s'y additionne. Et ce sont encore et toujours les plus démuni.e.s et les plus vulnérables qui en paieront doublement le prix. L'enchaînement de ces situations extrêmes - de chocs - déstabilise les formes de résistance qui luttent contre l'hégémonie du capital et sa faim insatiable de ressources. De l'autre côté de la barricade, les forces réactionnaires fourbissent leurs armes et tentent de profiter de ces situations pour réprimer et faire basculer les rapports de force en leur faveur. De notre côté, nous devons aussi trouver des moyens de nous composer en force de résistance efficace, résiliente et solidaire. Comment faire de ces situations catastrophiques un moment de réinvention de nos pratiques, pour qu'elles soient à la hauteur de notre époque ? Comment réfléchir ces pratiques dans une perspective décoloniale dans un rapport respectueux des communautés qui subissent au jour le jour la violence du système extractiviste néocolonial ?

L'Alberta annonçait récemment la suspension de l'interdiction de miner du charbon dans les montagnes canadiennes. Sa ministre de l'Énergie préconisait la construction de pipelines au temps du confinement pour profiter de l'interdiction de rassemblement qui empêche les groupes de lutte de manifester contre leur construction. La relance économique augure des défis nombreux et des résistances à venir. Un arsenal imposant de dispositifs de sécurité, de flexibilités législatives, de pelles mécaniques, de policiers en armure se dressera devant nous. Ils mettront les bouchées doubles pour faire du monde de demain un retour à la « normale ». La tâche qui nous incombe est de se battre contre leur système économique mortifère et destructeur. Notre rôle : nous construire une expérience de la lutte et donc de la vie qui vaille la peine d'être vécue.

Au plaisir de nous voir sur les barricades.



RIP Katacombes

Le 31 décembre 2019, veille du jour de l'an, la scène underground montréalaise débutait un gros deuil. Le bar mythique Les Katacombes fermait ses portes après plus d'une dizaine d'années d'opération. Une salle DIY accueillant des concerts majoritairement alternatifs et des événements multiples. Un des seuls bars alternatifs où il y avait une terrasse pour des BBQ et boire une bière au soleil l'été.

Montréal est une ville où les sous-cultures sont très fortes depuis de nombreuses années. Comme toutes les grosses métropoles, la gentrification frappe fort et affecte sans bons sens les lieux d'accueil pour les scènes undergrounds. L'équipe de la coopérative Les Katacombes en a souffert au fil des ans et a investi corps et âme pour faire rouler ce bar qui a été marquant pour l'expression culturelle.

Avant d'ouvrir ses portes aux coins des rues Ontario et Saint-Laurent, Les Katakombes étaient situés un peu plus au sud, toujours sur la rue Saint-Laurent, plus précisément dans l'ancien *Red Light* de Montréal. À cette époque, on pouvait encore sentir la marginalité dans le coin ... Peep-shows, travailleuses du sexe, le bon vieux Midway, le crack house d'en haut, etc. Cela donnait un charme de quartier autour du premier emplacement des Katas. Ouvert en 2006, à la suite de la fermeture de deux salles soit l'X et La Shop, le bar-spectacle était l'initiative d'un noyau de personnes qui voulait relever le défi d'ouvrir une nouvelle salle pour le milieu underground.

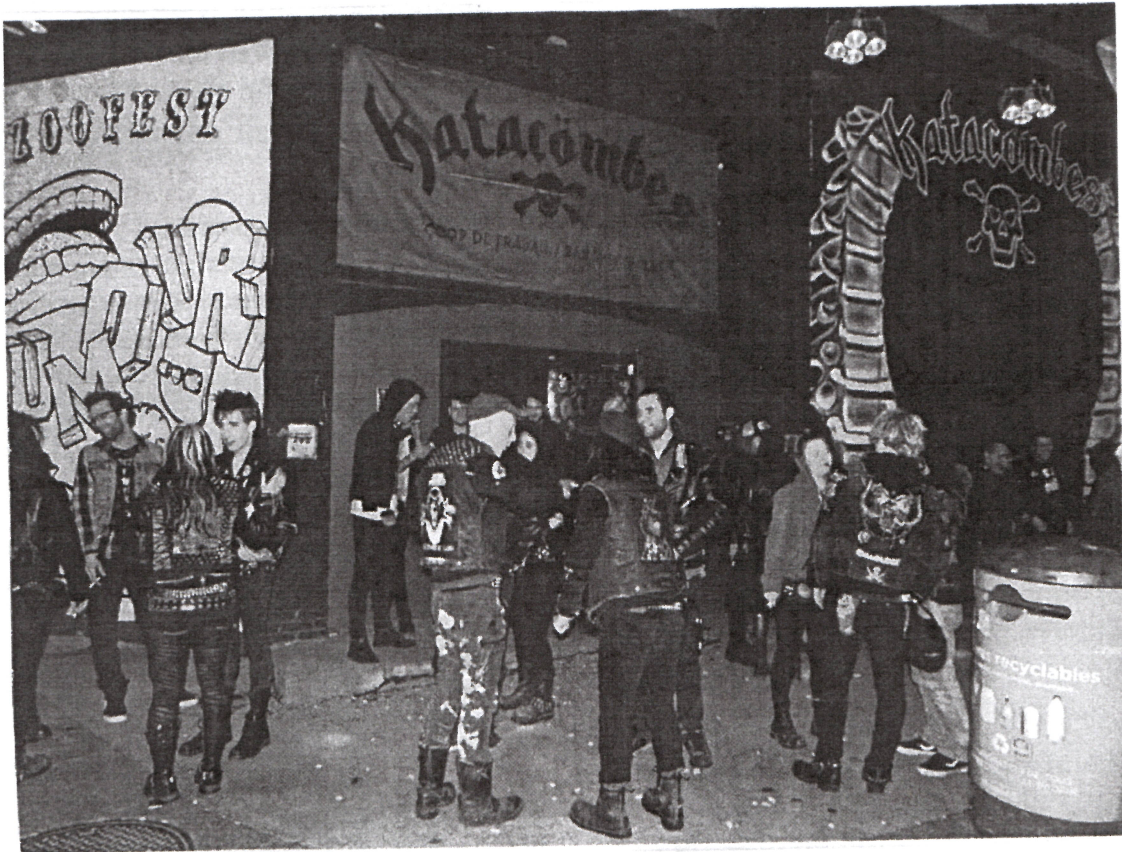
Suite à la construction d'un complexe (réalisée plusieurs années plus tard...), le bar a dû se trouver un nouveau local. Le légendaire Café Cléopâtre[1] aura été le seul bâtiment qui aura passé au travers du démantèlement du Red Light. Ce premier bar était idéal à mon avis ; tu pouvais y aller en semaine pour prendre une bière avec les ami.e.s. Dès que tu entrais, il y avait les tables et le bar. La salle de concert était au fond de ce long local coupé par les toilettes. Idéal pour ceux et celles qui ne voulaient pas voir les shows, mais dommage pour le groupe en prestation qui perdait des auditeurs et auditrices pour remplir la salle ! La salle de concert avait une capacité moyenne. Disons qu'un concert de 200 personnes n'était pas possible à mon souvenir !



Ce qu'est devenu les anciennes Katacombes ...

La deuxième aventure des Katacombes fut dans un nouveau *spot*, à l'intersection Ontario et Saint-Laurent, dans un gros building avec une devanture en brique peinte en noir. En haut des portes, un artwork de squelette et un écriteau les Katacombes. Tu ne pouvais pas les manquer. Tu entrais par la porte et à gauche le vieux et lent guichet ATM qui encombrait le line-up d'entrée des concerts. La chaise haute des doormans était assez impressionnante. Ensuite, on arrivait directement à la salle de show. Le balcon au deuxième étage agrandissait la salle.

Avec les années, le staff avait travaillé fort pour avoir une terrasse. Quoi de mieux qu'une bière dans un bar punk avec ta crew au soleil en été ? Je crois ne jamais avoir vécu ça à Montréal ... À la différence du premier lieu, c'était vraiment une salle de spectacle proprement dite. On ne pouvait pas aller prendre une bière en semaine sauf l'été pendant des 5 à 7. Les concerts par contre... quand c'était rempli, avec le balcon du deuxième, l'ambiance était malade.



Combien d'histoires regorge ce lieu ?
Combien de brosses dans ce bar ?
Combien de pintes échappées sur le sol?
Combien de personnes barrées ?
Combien de concerts ? Et combien d'histoires tant oubliées à cause des blackout de boissons ? Et on en passe...

Merci à l'équipe des Katacombes de nous avoir offert ce lieu.
Merci d'avoir accueilli 7 éditions du Revolution Fest.
Merci de nous avoir servi toutes ces pintes.
Merci d'avoir été patient.e.s et tolérant.e.s avec nous.
Merci d'avoir fait vivre la scène.

L'industrielle
espace culturel et syndical hochelaga

La gentrification d'Hochelaga-Maisonneuve force L'Industrielle à fermer ses portes

Hé oui ! Encore un autre lieu culturel associé à la scène alternative qui s'éteint, l'un des seuls d'Hochelaga-Maisonneuve. Nous avions un rêve, celui d'avoir un local reflétant les valeurs de la contre-culture et du syndicalisme avec pignon sur rue, dans notre quartier. Nous étions un groupe de bénévoles avec l'envie d'organiser un lieu ouvert sur l'ensemble de la communauté. Nous n'avons pas récolté le moindre dollar dans cette aventure, au contraire.

Nous voulions qu'il y ait un lieu dans lequel il serait possible pour les musicien.ne.s engagé.e.s d'offrir des performances, pour les artistes visuel.le.s d'exposer le fruit de leur travail, pour les syndicalistes de tout acabit de se réseauter et pour les habitant.e.s du quartier de s'organiser. Les quelques mois où nous avons été en activité nous ont bel et bien prouvé que c'était un besoin dans le quartier. Les autorités municipales en ont décidé autrement.

C'est donc avec une grande tristesse, et suite aux pressions répétées du Service de Police de la Ville de Montréal (SPVM) et de l'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve, que nous nous devons de mettre la clé dans la porte de L'Industrielle, espace culturel et syndical.

Nettoyer le quartier pour l'arrivée d'Osha Condos ?

Depuis notre arrivée dans le quartier au courant de l'été, nous avons été frappés par la présence policière complètement démesurée, principalement aux alentours de la rue Sainte-Catherine. Il était simplement impossible de passer plus de quelques minutes dans le coin sans croiser une voiture de patrouille du SPVM. Dès notre ouverture, les policiers et policières ont commencé à venir intimider les gens qui fréquentaient l'espace, souvent en convoi allant jusqu'à une dizaine de véhicules. L'intimidation policière s'est poursuivie tout au long de l'aventure. C'est ça la liberté d'expression ?

Comme si ce n'était pas assez, l'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve a décidé également de se joindre à l'effort de répression nous visant. C'est ainsi que les autorités municipales se sont mises à faire pression sur notre propriétaire et nous-mêmes puisqu'il semble que nous ne respections pas le permis d'occupation du bâtiment.

Pourtant, les ancien.ne.s locataires du local, qui l'ont occupé pendant de nombreuses années, n'ont jamais eu de problème à ce niveau, malgré que les activités y étaient très semblables. Coïncidence ?

Comment ne pas faire le parallèle avec l'arrivée d'Osha Condos, situé à deux coins de rue du local que nous occupions, en plein cœur de la partie la plus pauvre du quartier ? Il nous semble clair que le SPVM et l'arrondissement voulaient et veulent nettoyer le quartier pour le rendre présentable aux yeux des spéculateurs, promoteurs de condos et autres entrepreneurs bon chic, bon genre. C'est ça le projet de Projet Montréal ? On sort les pauvres du quartier à grand coup de règlements municipaux et de répression policière ?
C'est comme ça qu'on revitalise un quartier, c'est ça ?

Montréal, ville culturelle et engagée ?

L'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve fait vraiment des pieds et des mains pour s'assurer de tuer toute initiative culturelle indépendante. Les espaces où il est possible pour la contre-culture de s'exprimer se font de plus en plus rare à cause des pressions du SPVM et de l'arrondissement. Nous étions l'un des seuls espaces restants où il était possible d'organiser un concert underground. Il semble que les autorités préfèrent les spectacles d'artistes mainstream, sponsorisés par des multinationales de l'entertainment et vidés de tout contenu revendicateur.

Montréal surfe présentement sur sa réputation de ville culturelle et ouverte. C'est bon pour le tourisme, c'est bon pour Airbnb et Uber aussi. Mais est-ce que Projet Montréal prend seulement le temps de voir ce qui est bon pour la population de la ville et du quartier ? Est-ce vraiment de plus de condos dont nous avons besoin ? Est-ce vraiment de commerces où la marchandise se vend trois fois plus cher qu'ailleurs dont nous avons besoin ? Nous ne croyons pas.

Aujourd'hui, nous fermons nos portes, mais nous faisons la promesse de ne pas quitter le quartier. Nous restons et nous continuerons à nous organiser, à nous exprimer, à revendiquer et à lutter, quoiqu'en pensent les autorités municipales.

Pour des espaces culturels où la scène indépendante peut s'exprimer sans se ruiner ! Pour des espaces communautaires qui répondent aux besoins de la population locale ! Pour des espaces où il est possible de s'organiser et de revendiquer !

Le collectif de L'Industrielle, espace culturel et syndical



MATRICULES SUR LE BANC DES ACCUSÉS

Combien de fois on a entendu, lu ou dit les mots « policier.ères blanchi.e.s » ?... ou encore « impunité policière » ? Beaucoup trop souvent! C'est une triste réalité, les flics s'en sortent sans conséquence dans 99% des situations. On fait juste regarder les statistiques de la déontologie policière pour comprendre qu'on se fou de notre gueule bin raide : grosso modo, par année, il y a plus de 1000 plaintes contre des flics du SPVM qui sont déposées; sur ces 1000 plaintes, plus de 95% vont être rejetées; sur le nombre restant, entre 30 et 40 dossiers vont être enquêtés; sur ce nombre, 95% de ces dossiers vont se terminer en « consolidation » *(une consolidation c'est quand que le flic et toi vont se rencontrer dans une petite pièce aux bureaux de la déontologie et en gros bin le flic s'excuse à toi pis dit qu'il ne va pas recommencer)*. Et finalement entre 5 et 10 dossiers vont être soumis à la cour de la déontologie, qui résultent, en général, par aucune accusation (policier.ère.s blanchis.e.s). Entre 1 et 5 dossiers vont se terminer avec des sentences (grossièrement une coupe de jours de suspension avec solde, ou sans solde dans de très rare cas).





Et bin moi j'ai décidé de faire chier le SPVM sur tous les fronts possibles. Je les ai poursuivis en Cour supérieure avec une poursuite civile de 100 000$ et également en déontologie policière. Pourquoi les deux ? Parce que la poursuite au civil, c'est uniquement pour le cash; les flics n'ont pas de sentences à part une note à leurs dossiers, contrairement à la déontologie qui est une cour pour juger les flics et remettre des sentences. Alors, c'est simple, j'voulais leur faire payer la totale et les voir suspendus, et avec un peu de chance, créer une bonne jurisprudence. Les 5 chefs d'accusation étaient : profilage politique, force abusive, détention illégale, fouille illégale et arrestation illégale.

Ceci est un résumé des 2 poursuites que j'ai entamées contre le SPVM. Le but est de démontrer les pour et les contre, les impacts émotionnels, financiers et physiques; ainsi que juste sortir le méchant parce que *coliss* que ça pas été facile! Voici mon histoire.

<u>Le début de la fin... ou la fin du début:</u>

Mon histoire d'amour avec les flics du poste de quartier 21 (downtown) a commencé en 2010. J'bookais des shows à tous les lundis au défunt Café Chaos (rip), pis les mêmes criss de flics en vélos débarquaient toujours pour donner des tickets aux punks qui se soulaient dans la ruelle derrière le Chaos. C'est comme ça que j'ai rencontré les policiers Lamarche et Brassard. En 2012, avec les manifs de la grève étudiante, le flic Lamarche était rendu sergent d'un peloton de la Brigade urbaine, avec les flics Brassard, Leblond et Morin dedans. Y'ont commencé à me *spotter* dans les manifs en disant « Ah si c'est pas la p'tite punk qui booke des shows au Chaos ». Ils ont vu par la suite que je prenais souvent la parole au mégaphone pour dire des *speechs* contre les flics, en plus de faire de multiples entrevues. Ils n'ont pas aimé ça et c'est là que mon calvaire a commencé avec ce peloton.

Harcèlement verbal et physique constant, j'pouvais pu aller au centre-ville seule sans me faire harceler, mon nom se promenaient de postes de police en postes de police, j'étais carrément rendu un *target* du SPVM, mais surtout du peloton de Lamarche.

Le 1er mai 2014, en gros, ils m'ont ramassé dans un parking après la manif de la CLAC, m'ont humilié, frappé, kidnappé et m'ont dropé dans Centre-Sud sans aucune accusation ou ticket. J'ai été à l'hôpital où j'ai été diagnostiquée avec une entorse cervicale et un traumatisme crânien. Un mois après, les mêmes flics me *jumpaient* dessus et m'arrêtaient en pleine cour municipale pour m'accuser d'intimidation envers Brassard, qui était présent cette journée-là (c'est même lui qui m'a passé les menottes). Ceci est un *criss* de gros résumé de ce qui m'est arrivé, le but de ce texte n'étant pas de relater ma relation avec eux en détails mais bien d'expliquer les démarches judiciaires qui s'en sont suivies. Les voilà.

<u>Procès civil en Cour supérieure</u>

Mon procès en Cour supérieure aura duré un total de 5 ans, du dépôt de la poursuite jusqu'au jugement. Déjà, pour commencer, j'ai monté mon dossier (récolté les preuves photos et vidéos ainsi que les témoignages des témoins présents lors de mon arrestation). J'me suis monté un dossier béton avec plus de 15 vidéos, une trentaine de photos et une dizaine de témoins. Surtout, je n'avais mis aucune preuve en ligne sur les réseaux sociaux. Et là, c'était la partie cruciale de la poursuite : trouver un.e avocat.e pour me représenter pro-bono (à pourcentage). J'ai trouvé un premier avocat qui a essayer de me *crosser bin raide fack* j'ai été voir ailleurs. J'me suis ramassé dans le bureau de Julius Grey, avocat notoire, qui a accepté de me représenter. Il me chargeait que les frais de cour si on perdait (une coupe de centaines de *piasses*), et si on gagnait, il prenait 20% de n'importe quel montant qu'on gagnait. *Game on* j'avais mon avocat.

Et ensuite c'est la *game* super plate des délais : délai de 3 mois pour déposer l'avis de poursuite, délai pour déposer les preuves, délai pour déposer la liste des témoins, délai pour ci, délai pour ça. Pendant 3 ans, mes avocats.es me répétaient sans cesse de ne pas oublier le délai pour le dépôt de telle ou telle affaire. Et puis la dernière année avant le procès, silence radio ; pendant un an je n'ai pas eu de nouvelles à propos de la poursuite, jusqu'à l'obtention des dates de cour.

Les trois premières années ont été les plus pénibles côté psychologique et *my god* quel *fucking* stress constant. Vu qu'on avait déposé un bilan psychologique, bin le SPVM ont décidé d'engager eux aussi un psychologue pour aller me fouiller dans le cerveau pour essayer de prouver que je n'avais pas eu de séquelles psychologiques suite à mon arrestation. J'ai passé des après-midis dans un petit bureau en face d'un *dude* qui était payé par les flics pour me décrédibiliser, et c'est sans compter les interrogatoires hors-cour que j'ai dû subir de la part de mes avocats.es et de la part de l'avocat du SPVM.

Le procès est donc finalement arrivé en novembre 2018, soit 4 ans et demi après l'événement. C'était au Palais de justice, et le procès aura duré en tout 10 jours consécutifs (sauf pour le *week-end*), de 9h le matin jusqu'à 16h30. Déjà de voir ces 4 pourritures de flics constamment dans ma face me faisait vomir, en plus qu'ils s'amusaient à se passer des notes pendant l'audience et à rigoler. Ils se bâtirent une histoire inventée de toute pièce et leurs 4 témoignages étaient du copier/coller.

161





Je sortais à tous les soirs du Palais en pleurant, complètement vidée d'énergie, dégoûtée de revivre ces moments traumatisants. La dernière journée était la journée des plaidoyers et honnêtement, j'étais convaincue cette journée-là que j'avais perdu la bataille, mais que j'étais fière d'avoir été jusqu'au bout. 6 mois plus tard, mes avocats.es m'appelaient pour me dire qu'on avait gagné le procès et que j'avais gagné en tout 55 000$, mais qu'il fallait attendre un mois pour voir si les flics allaient aller en appel. Quel mois d'attente pénible! Mais, finalement, l'avocat du SPVM n'a pas été en appel et du coup, une belle jurisprudence était née! La première jurisprudence qui reconnaît le profilage politique, c'est pas rien!

Je vais enchaîner avec mon procès en déontologie parce que j'vais manquer de place. (Une version plus longue sera éventuellement en ligne).

Procès en déontologie policière

Le procès en déonto a été le pire *shit show* que j'aurais jamais vu et vécu *ever* dans ma vie... et aura duré 5 ans et demi. Ils ont essayé de reporter le procès 3 fois quand même! Déjà, au début, ils ont refusé de participer à l'enquête, pour finalement y être obligés.

Ensuite, le comité de la déontologie a décidé de retenir juste le chef de coups et blessures, rejetant ainsi tous les autres chefs. Moi et un ami avons monté un dossier de 35 pages pour aller en appel de la décision. 6 mois plus tard, décision d'appel rendue, tous les chefs d'accusations (les mêmes que la poursuite civile), ont été retenus! *Game on* prise 2! Je tiens à préciser que quand le procès en déonto a commencé, j'étais encore en procès en Cour supérieure, donc je me *clanchais* les 2 procès en même temps. J'vous épargne tous les cauchemars que j'ai faits.

À la première audience, on a eu droit à une suspension car un des flics devait s'absenter pour un problème familial... hop audience reportée de 6 mois. La deuxième audience arrivée, un de mes amis a décidé d'assister au procès. Hop un des flics témoigne et pendant son témoignage, il s'est soi-disant senti intimidé par mon ami présent dans la salle, demandant ainsi une suspension d'audience et demande que le procès se donne dorénavant à huis-clos. On à droit à un autre 6 mois d'attente pour finalement fixer une autre date de procès, la demande de huis-clos étant rejetée. 2 ans se sont écoulés depuis le début de procès... un *osti* de calvaire. UN CRISS DE CALVAIRE. La troisième date de procès arrive et là, un autre flic demande carrément un arrêt des procédures, pour attendre le jugement de la Cour supérieure. C'est *drette*-là que j'me suis rendu compte de leur jeu; ils ont essayé pendant 2 ans de juste repousser et repousser le procès pour attendre le jugement parce qu'ils étaient 100% certains qu'ils allaient gagner la poursuite civile, pour ainsi utiliser le jugement en déonto en leur faveur. Un autre 6 mois d'attente commence...

La date finale de procès est arrivée enfin! 2 semaines après que le jugement fut rendu, ce qui me donne raison! Alors là leur *game* a changé drastiquement ; mon avocat demande pour déposer le jugement de la Cour supérieure comme preuve, ah bin *criss* les 2 avocats.e.s des flics se sont objecté.e.s au dépôt du jugement, ce qui a mené à une engueulade entre tout.e.s les avocats.e.s et le juge de la déonto pendant deux heures... pour que finalement le juge accepte le dépôt du jugement. Procès finalement terminé, un autre 6 mois d'attente s'entame pour avoir le jugement de la déontologie policière. 6 mois plus tard, à ma grande joie et surprise, je reçois le jugement qui blâme 2 des policiers pour force abusive et qui blanchit les 2 autres.

J'ai dû attendre un autre 4 mois pour recevoir les sentences, qui consistent en une suspension de 3 et 8 jours sans solde. Il faut savoir que 8 jours de suspension sans solde pour un flic c'est juste *fucking* énorme! *Criss* que j'étais contente! J'AVAIS GAGNÉ MES 2 PROCÈS!

Conclusion

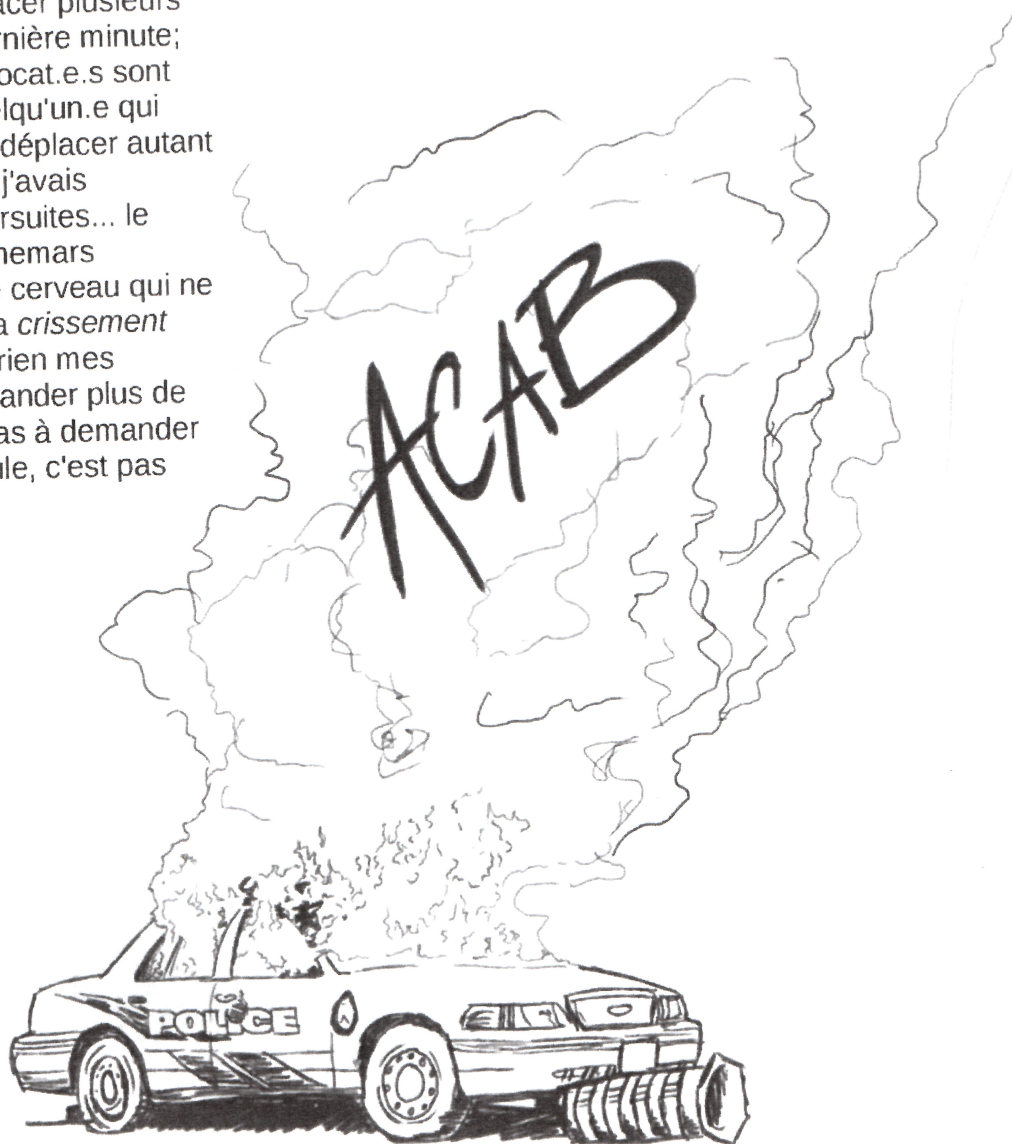
Ceci constitue une grande première dans le monde judiciaire : 2 victoires en poursuite civile et en déontologie... du jamais vu auparavant. La jurisprudence qui en découle est un super beau cadeau pour les futures causes. Parce que, au finale, c'est ça qui compte; j'aurais été crissement déçue de créer deux jurisprudences de merde.

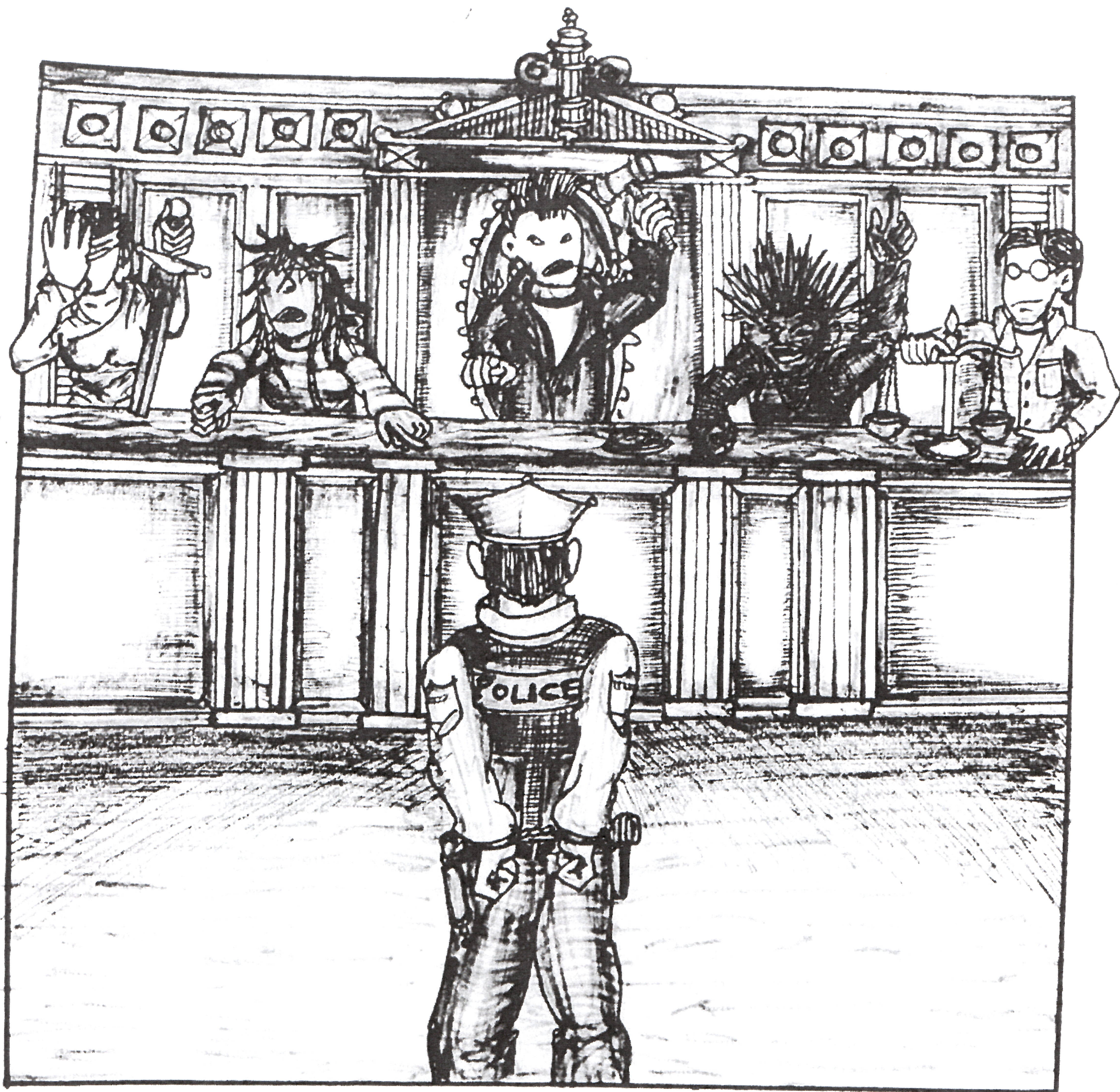
J'aimerais toutefois apporter quelques clarifications : si vous voulez poursuivre les flics, ne mettez surtout pas toutes vos preuves sur les réseaux sociaux. Ensuite, si je ne m'étais pas trouver un.e avocat.e pour me représenter pro-bono, la poursuite m'aurait carrément coûtée la même somme que ce que j'ai gagné, c'est donc un gros truc à prendre en considération pour une éventuelle poursuite civile. Ensuite, les 2 premières années sont les plus *ruff* côté meetings : à l'époque je ne travaillais pas alors c'était facile pour moi de me déplacer plusieurs fois par semaine, souvent à la dernière minute; étant donné que les bureaux d'avocat.e.s sont ouvert le jour, je vois très mal quelqu'un.e qui travaille à temps plein pouvoir se déplacer autant de fois... Bref, pour être honnête, j'avais carrément sous-estimé ces 2 poursuites... le stress qui en a découlé, les cauchemars incessants, l'énergie qui gruge, le cerveau qui ne veux pas décrocher. Mais ça aura *crissement* valu la peine et je ne regrette en rien mes démarches. Mais j'aurais dû demander plus de support, alors n'hésitez surtout pas à demander de l'aide car traverser tout ça seule, c'est pas recommandé mettons.

Toute lutte contre la police est nécessaire et importante : que ça soit par les *speechs*, les plaintes, l'insurrectionnalisme, la musique, organiser des manifs, faire des podcasts, des zines... *name it*! Faisons leur la misère comme eux et elles s'amusent à le faire avec nous. C'est *crissement* une *game* qui peut se jouer à deux avec un peu d'imagination.

A.C.A.B.

Bobette




POLICE



ET LA SCÈNE FAIT QUOI EN TEMPS DE COVID ?

(Ce texte fut écrit à la fin de 2020)

On entendait déjà, depuis la fin de l'année 2019, parler de la fameuse « Covid19 ». Nombreux et nombreuses sont ceux et celles qui ne croyaient pas que ce foutu virus allait finir par atteindre l'Amérique. Avec le début de l'année 2020, on pouvait déjà commencer à voir les sagas dans les commerces. Plus de *canisses*, plus de pâtes et pire... plus de papiers de toilette! Bref, une assez grosse folie! C'est en date du 13 mars 2020 que l'état d'urgence est déclaré et qu'un confinement est imposé. Fermetures des bars, des salles de spectacles, des boutiques, des restos, coupures d'emplois, création de la prestation canadienne d'urgence (PCU), etc.

On ne pourra jamais assez remercier nos parents de nous avoir mis au monde dans l'ère technologique avec nos ordinateurs et nos cellulaires (sarcasme). Malgré nos zines, livres, vinyles et YouTube qui nous accompagnent dans la vie de tous les jours, le temps allait se faire long. Une chance que les réseaux sociaux de Facebook et Instagram étaient présents pour nous divertir, sans oublier les conversations en ligne, à se voir sur Skype ou des partys Messenger pour se donner un semblant d'être ensemble. Après quelques semaines, on a commencé à avoir fait le tour et s'ennuyer de vrais contacts humains.

Le mois de mars dégèle et celui d'avril commence à fleurir. Enfin, on peut se promener dans les rues. Quoi de mieux que de se réunir à une distance sécuritaire et de voir les copains? Bien sûr, l'État nous impose des mesures de distanciation sociale de 2 mètres pour enrayer cette épidémie, et le tout, contrôlé et assuré par les flics. Ces derniers se promènent dans les parcs et tous lieux extérieurs pour s'assurer du respect des distances, sinon... ticket! Il y aura fallu que quelques semaines pour déjà voir les scandales d'abus policiers en lien avec le COVID19. *Who's surprise*?!





Et ça continue... avril, mai ... toujours confiné.s. Quelques commerces rouvrent à nouveau. La bonne nouvelle est que les flics auront *slacké* sur la distribution de contravention pour la distance du 2 mètres. Enfin, on peut avoir la paix pour prendre une bière entre ami.e.s sans avoir le radar à police temps plein autour de soi. Ô combien que c'était jouissif et que le moral se portait bien après un bon temps avec la crew!

Puis, les locaux de *jams* sont de nouveau ouverts et on peut recommencer à jouer de la musique en groupe. D'ailleurs, lors d'une pause de jam, on se rend au Parc des Faubourgs pour entendre deux skins, le duo Engine 69, *blaster* du reggae au soleil en formule sound system, en plein fin du mois de mai. C'était pas mal! Quelques connaissances y avaient assisté aussi. Certains présents nommaient l'idée de reprendre ce projet et de le faire de façon régulière. C'était assez agréable de voir ce petit *comeback* d'une scène. Par contre, tous étaient d'accord sur un aspect, ce qui manque, c'est des *shows*. Du son fort dans les oreilles, une prestation *live*, un *pit* et une bonne bière pour agrémenter le tout.

Juin arriva. Comment les bons québécois de souche allaient-ils souligner leur fête nationale sans possibilité des gros événements dans les parcs organisés par la ville? *Fuck that*! Une personne a décidé d'organiser « L'antifashow de la Saint-Jean». Rendez-vous le 24 juin 2020 au parc Davidson dans Hochelaga. Au menu : musique, bière, BBQ, prestation des Union Thugs et de quelques artistes solos. Une sacré réussite et sans embûche. Ça faisait vraiment bizarre de revoir plein de gens qu'on n'avait plus l'occasion de croiser, coupé.e.s de notre vie social habituelle, vu ce putain de virus. La météo était à son meilleur. Et le tout, sans la moindre présence de flics pour faire chier. L'idée de s'organiser une autre petite fiesta est arrivée cette même soirée.

Le lendemain, le mot s'était déjà passé assez rapidement qu'un sound system et une prestation live des Union Thugs allaient se réaliser dans un cul de sac / parking ouvert. Rendez-vous pour 20h! À peine arrivé.e.s sur le site, on pouvait déjà voir les chars de flics présents pour mentionner qu'ils avaient reçu des plaintes de bruits. Parle parle, jase jase, ça n'a pas empêché la fête de continuer.



Sur un fond reggae d'Engine69 et de la prestation de deux groupes soit Union Thugs et Sentai Dub Attack, l'ambiance était très familiale et même certain.e.s voisin.e.s se sont joint.e.s à l'événement qui était pratiquement rendu une fête DIY de quartier. Bien sûr les flics ont donné un avis ultime de *shutdown* le tout vu l'heure qui avançait. Allez hop, on ramasse les vides et on part continuer la fête au parc. Évidemment, les flics nous ont suivis pour nous expulser vu la fermeture des parcs. Pas moyen d'avoir la paix.

C'est suite à cet événement-là que le trio d'organisateur du lendemain de la Saint-Jean fera un autre événement sous le nom Production de la ville morte! Une équipe réunie d'ami.e.s et de fans de musique qui veulent animer nos quartiers pendant ces temps de pandémie. Jusqu'à ce jour, ils auront réalisé plusieurs sound systems, avec des prestations lives de groupes locaux comme La Santa Revolt dans deux parcs différents. Et le tout, toujours dans une ambiance festive, amicale et familiale. La légende du nom officiel de cette organisation reste encore floue! Les flics seront bien sûr venus faire leur tour à tous les événements pour emmerder le peu de divertissement qui se passe dans notre ville depuis la COVID19.

Merci à cette *team* pour avoir animé notre été!

Si nous pouvons tirer une morale, avant que l'on ne puisse plus rien faire à nouveau, reprenons le *lead* de nos quartiers et organisons-nous de l'animation et de l'événementiel dans nos parcs!

P.S Fuck les flics qui nous dérangent.
P.S.2 Fuck ceux qui se plaignent du bruit d'une vie de quartier animée. Si ça t'emmerde, quitte le quartier!



CRÉDIT PHOTO : CÉDRIC MARTIN

SHOW SAUVAGE POUR LA SAINT-JEAN 2021



Un parc, une génératrice, un chapiteau, du *gear* de musique, des bands et des DJ : Show sauvage! Voilà la formule clé que Dure Réalité a choisie pour s'occuper en ce 24 juin 2021 à Montréal. Les amateurs et amatrices de punk et Oï! étaient au rendez-vous.

C'est dans cet esprit de revendication aux thématiques du « Droit à la ville » et « Est-ce un crime de vouloir vivre? » que Dure Réalité a organisé ce show. Bien que la COVID19 aura affecté durement le milieu culturel, il n'en reste pas moins que la gentrification *shutdown* les salles de concerts, les espaces DIY, les bars locaux, qu'elle hausse les plaintes de bruit, qu'elle entraîne une présence accrue des flics, etc. C'est ainsi que l'idée de se réapproprier un lieu public, ce cher parc des Royaux, pour un *show* sauvage et un *soundsystem* faisait sens à tous et toutes en cette journée de la Saint-Jean-Baptiste. Une campagne massive de promotion a eu lieu sur les réseaux sociaux ainsi que de l'affichage pour inviter le voisinage.

Callé pour le public à 15h, le comité organisateur se donna rendez-vous à midi pour le *load-in* du gear et pour s'installer. Équipe de feu, ça n'aura pris qu'à peine 45 minutes et tout était dans l'ordre. Quoi faire en attendant? Aussi bien *starter* le son dès maintenant et prendre ça relax. Engine69 soundsystem débuta un premier *set* de reggae/soul et différents DJ s'échangèrent les platines pendant l'après-midi. Les gens arrivèrent aléatoirement tout au long de l'après-midi avant les prestations musicales qui étaient annoncées pour 17h.

UNE 2e EDITION A EU LIEU EN 2022!

Sans le moindre flic qui soit venu nous emmerder pour rassemblement illégal ou bien une quelconque plainte, les trois groupes prévus à l'horaire ont pu performer leur *full setlist*. Ad Vitam a pu ouvrir le bal en réalisant leur premier *show*, suivi de Feed avec leur son lourd. Asbestos a clôturé les prestations musicales pour lancer officiellement leur première k7. Thumbs up à Asbestos pour avoir chanté *Royaux* en direct même du parc des Royaux! Épique!

Malgré le bruit plus fort que dégageaient le drum et les amplis, pas la moindre présence des flics. Les DJ ont embarqué par la suite pour *blaster* du son en mode soundsystem. Ska, reggae, dub, etc. Il y en a eu pour tous les goûts. C'était plus que réussi puisque des gens du quartier passaient et venaient danser avec la *crowd*. L'objectif de réunir le quartier fut très bien atteint. Afin de respecter les voisin-e-s immédiat-e-s, la musique s'est éteinte à 23h.

Même si la game des *Habs* et la crainte des débordements ont dû aider à occuper les flics pour éviter qu'ils nous emmerdent, il n'en reste pas moins qu'ils n'allaient pas nous empêcher de s'approprier un espace et de se donner la liberté d'y vivre tout en considérant le voisinage. Les réglementations actuelles et les permis exigés par la Ville de Montréal mettent constamment des bâtons dans les roues aux promoteurs et promotrices événementiel-le-s et aux personnes qui souhaitent animer leur quartier. Les porcs rôdent toujours aux alentours pour assurer une fausse sécurité. Cet événement du 24 juin 2021 est l'exemple concret que les communautés peuvent avoir le pouvoir et l'autodétermination d'occuper, d'animer et de s'approprier nos parcs et nos quartier tout en considérant le voisinage sans passer par la mairie et les flics.

Lee Reed

Le rappeur qui voulait défendre Hamilton

Nous avons profité du passage à Montréal, en avril 2019, du rappeur et activiste Lee Reed qui était en concert au Grumpy's Bar. L'artiste originaire de Hamilton en Ontario roule sa bosse depuis plus d'une décennie dans le milieu underground avec ses textes révolutionnaires. Il milite aussi contre la gentrification de sa ville, un vieux bastion ouvrier de l'industrie lourde, qui aujourd'hui subit l'embourgeoisement à vitesse *grand V*. Il y a définitivement beaucoup à apprendre de la lutte menée là-bas!



Casse Sociale : Salut Lee ! Commençons par parler de Hamilton puisque tu es originaire de là. Peux-tu nous en dire un peu sur ce qui se passe là-bas, cette ville ouvrière avec un gros complexe industriel lourd ?

Lee Reed : Historiquement, Hamilton était vraiment une *Steel City [ville de l'acier]*. Ç'a été la ville avec la plus grosse production d'acier au Canada durant une bonne époque. L'industrie de l'acier, ainsi que toutes les autres industries connexes, fournissaient du travail à plusieurs. C'était la locomotive de l'économie locale, permettant à beaucoup d'avoir de bons emplois stables et d'accéder à la propriété. Pendant un bon bout de temps, Hamilton était une ville de classe ouvrière qui allait bien. Les gens pouvaient envoyer leurs enfants à l'école, acheter une voiture, aller en vacances, les choses de la vie tu sais. C'était dans les années 50 et 60 que Hamilton était à son apogée.

Maintenant, avec la chute de l'acier, depuis les années 1990, on a assisté à une récession dans la ville. J'habite au centre-ville depuis cette époque alors que la ville était vraiment paumée, qu'il y avait beaucoup de commerces vides, mais aussi des loyers vraiment pas chers. Le centre-ville était plutôt une place *rough*. Et maintenant il arrive ce qui se passe un peu partout, on assiste à une certaine forme de gentrification, qui s'effectue rapidement.

Casse Sociale : Donc la ville a changé dans les dernières années ?

Lee Reed : Oui, avant c'était très abordable de vivre à Hamilton, toutes les personnes que je connaissais vivaient au centre-ville et on pouvait se permettre de faire des choses même si personne n'avait de *bonne job*. Le coût de la vie était raisonnable, ce qui faisait en sorte qu'on pouvait bien vivre au salaire minimum, ou avec un emploi à temps partiel. Beaucoup de gens en profitaient. Il y avait beaucoup de musique et d'art à cette époque, beaucoup d'artistes qui gagnaient assez avec leur boulot de merde pour payer le loyer et aussi produire leur art.

Ça a fini par ramener beaucoup de personnes *cools* et ils ont commencé à organiser des évènements artistiques et des concerts dans des endroits vides. Aussi excitant que c'était, parce que le centre-ville avait vraiment des airs de ville fantôme. Tu pouvais voir directement la relation entre l'art et le développement urbain, c'est comme ça que ç'a commencé.

C'est la vitesse à laquelle ça s'est passé qui est impressionnante. On est passé très vite de ça à quelque chose d'inabordable à Hamilton. C'est comme si on avait été avalé par le marché immobilier de Toronto et la crise du logement a vite frappé. Une année, le prix des loyers a augmenté de 30 %, ç'a doublé sur une période de 12 ou 10 ans, quelque chose de fou comme ça. Le pire c'est que maintenant que Hamilton est cool et que les gens veulent vivre ici, c'est rendu impossible de trouver une place abordable pour vivre.

Il y a beaucoup de *rénovictions*, les gens sont chassés à coût de hausses de loyer agressives, les gens sont chassés par leur propriétaire *sneaky* qui profite du fait que les gens ne connaissent pas leurs droits. C'est très commun en ce moment. Je sais qu'il y a des luttes contre la gentrification dans la partie ouest de Toronto depuis longtemps. Ça demeure beaucoup plus cher de vivre là-bas et il y a beaucoup plus de ce genre de problèmes et d'exclusions de personnes basées sur la question des revenus.

Mais à Hamilton, c'est arrivé si vite! Il y a des grues partout, des condos qui se bâtissent partout. Si tu visites la ville 1 ou 2 fois par années, tu vois des gros changements quand tu reviens. Ça m'est arrivé à moi aussi d'être expulsé de mon logement et j'ai dû déménager.



Lee Reed...

Casse Sociale : Tu en parles d'ailleurs dans la chanson ***The Cost of Tacos*** que j'aime beaucoup. Tu y parles du processus de gentrification à travers le prix des tacos. Peux-tu nous parler un peu cette chanson ?

Lee Reed : Si tu fais partie de la scène du centre-ville de Hamilton, cette chanson est comme une blague. On était habitué d'aller manger à un *spot* où on pouvait manger n'importe quel plat mexicain pour un bon prix, genre 3 tacos, du riz et des *beans* pour moins de 10$. Puis ç'a fermé.

Maintenant, il y a des pubs *fancy* et des restaurants fusion avec de la nourriture de *hipster* ultra cher. C'est rendu 9 $ le taco. Ils ont pris de la bouffe de rue, qui est supposée être simple et pas cher et l'ont rendue inabordable. Maintenant c'est rendu que tu manges ton taco dans une ambiance *cool* de boîte de nuit avec des *DJs* branchés. La chanson s'est un peu écrite d'elle-même.

Casse Sociale : L'année passée ***[en mars 2018]***, il y a eu une grosse émeute sur Locke Street sur ces enjeux. Tu as fait beaucoup de ***statements*** sur ta page Facebook. Tu as tenu beaucoup de discussions et de débats. C'était comme un des endroits où ça se passait pour débattre de la situation. Comment vois-tu le résultat de tout ça aujourd'hui ?

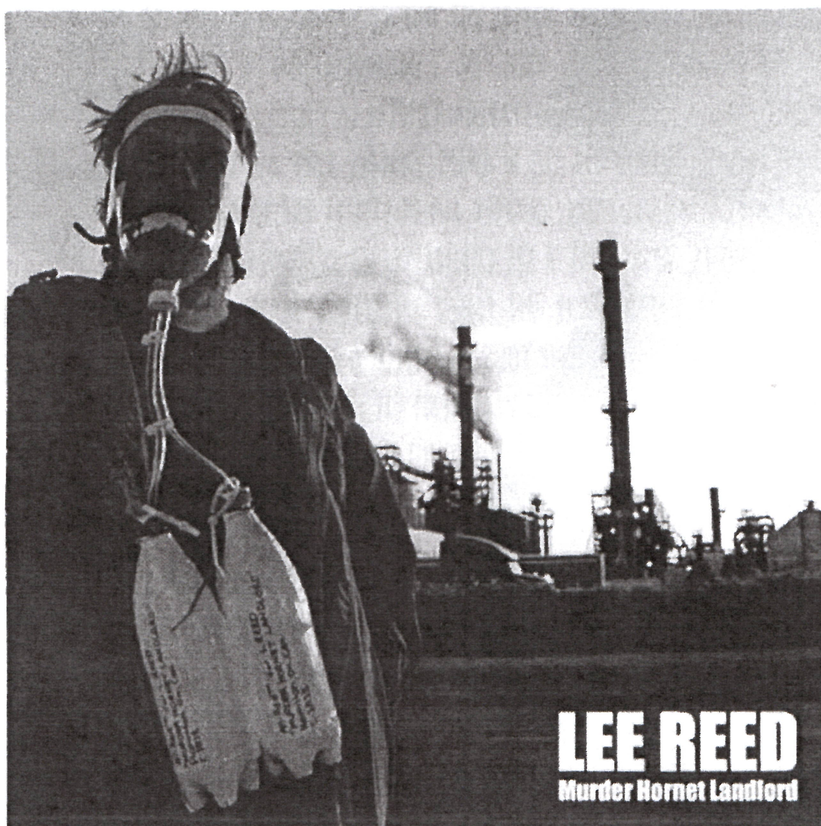
Lee Reed : Je suis d'abord content que Cedar (une personne arrêtée) soit sorti.e de prison. Il y a aussi une personne de Montréal qui a été arrêtée, je ne sais pas si elle est toujours en prison. C'était très bizarre pour être honnête. La réaction de l'État était assez prévisible. Mais ce qui était plus difficile cette fois, c'est que c'était la première fois depuis longtemps à Hamilton que ces enjeux ont pris une telle ampleur au sein de la population.

La façon dont les gens se sont sentis, comment ils ont été choqués de tout ça, c'était bizarre. Ça m'a vraiment surpris la propension des gens à la délation. Les gens regardaient tout ça, spéculant sur qui avait pu faire ça, associant tout immédiatement au salon du livre anarchiste ou à l'espace social anarchiste de la ville. Le gouvernement a vraiment *overreact*. Le premier ministre est même venu sur place. Ça a divisé beaucoup les gens, ç'a vraiment été un *big deal* pour la ville.

Casse Sociale : Mais est-ce que cela a permis de mettre en lumière le processus de gentrification ?

Lee Reed : Oui, les gens ne veulent pas l'admettre, mais, dans les dernières années, il y a eu tellement de forums et de conférences sur la gentrification: dans la dernière année seulement, il y en a eu au moins 3 ou 4. Avant cela, c'était aussi discuté par des plus petites organisations qui étaient déjà concernées, c'est notre monde en fait qui organisait des forums là-dessus, mais personne d'autre n'en parlait à ce moment.

Cette année, c'est différent, un truc a été organisé par l'université, un autre avec la participation de la ville avec une multitude de groupes. Personne ne veut le dire, mais moi je le pense, je pense que cette discussion a été ouverte à cause de ce qui s'est passé sur locke street et aussi à cause de la grève des loyers. Les gens commencent à réaliser que les gens sont tanné.e.s de ça. Ça se passe dans un certain sens. C'était si horrible de combattre des gens qui ne reconnaissaient même pas qu'il y avait un problème. Maintenant, au moins ces gens sont au courant qu'il y a un problème, c'est un peu ça qui se passe.





Casse Sociale : Tu t'es impliqué dans la grève des loyers, dont tu as brièvement parlé auparavant. Comme artiste, tu as produit un EP complet

là-dessus et tu as aussi fait des concerts bénéfices. Peux-tu nous parler un peu de ça et comment tu vois ton rôle en tant qu'artiste dans le mouvement ?

Lee Reed : Comme artiste, c'était la chose la plus enrichissante que je n'avais jamais faite. Je me suis impliqué dans la grève des loyers, ce qui consistait à aider un groupe de locataires à travers une campagne. Certains essayant d'obtenir une diminution de loyers, d'autres des réparations. On a beaucoup aidé, organisé et travaillé avec des comités de locataires, plusieurs soirs par semaine pendant des mois et des mois. D'habitude, quand j'écris, c'est lent. Ça me prend du temps d'écrire un album. Mais ce EP, j'avais déjà une chanson écrite, mais le reste est sorti de moi très vite, sur une période de quelques mois. Et je l'ai aussi enregistré rapidement. Je n'ai rien forcé vraiment, c'est venu tout seul. Je suis 100 % heureux avec ça. C'est arrivé si vite. Ça m'a fait réaliser plein de choses.

J'ai toujours fait de la musique radicale et j'ai toujours fait un peu du travail d'organisation mais la vérité est que le travail d'organisation que je faisais avant, c'était plus de l'organisation d'évènement, organiser une marche, une manifestation contre la police ou un concert bénéfice pour aider quelqu'un. Je n'avais jamais fait du vrai travail d'organisation communautaire, cogner aux portes et parler aux gens, les aider avec des choses, apprendre à les connaître et d'essayer de bâtir des liens. Bien sûr, on luttait sur un enjeu spécifique mais avec ce type d'organisation, tu te prépares pour tous les enjeux à venir, tu es ensemble, c'est une stratégie différente et j'ai vraiment été là-dedans. Ça construit plus. Ça m'a vraiment inspiré, d'où le pourquoi j'ai écrit si vite.

En tant que *white dude*, il n'y a pas tant dans le hip-hop que je peux parler, des enjeux sociaux qui m'affectent personnellement. Je ne suis pas harcelé par la police à cause de la couleur de ma peau par exemple. J'ai toujours essayé de créer de la musique qui critique la *white culture*. Avec cette expérience, j'ai vraiment pu écrire plus avec mon cœur parce que j'étais dans cette lutte. Ce sont les choses les plus personnelles que je n'ai jamais



écrites. Les références à propos de ma ville par exemple, tout ça c'était très personnel et fantastique. Je suis très fier et ça m'a appris comment je voulais pousser mon art et lutter plus. Ce n'est pas juste écrire une chanson sur un enjeu, c'est faire du vrai travail d'organisation et relier ça à la musique.

Casse Sociale : Je sais que ta salle de concert préféré, This Ain't Hollywood, à Hamilton, est à vendre. C'est difficile de ne pas faire le lien avec la gentrification du secteur et d'imaginer l'impact négatif qu'aurait la fermeture de ce lieu. Comment vois-tu cela et quelle est ta relation avec ce lieu ?



Lee Reed : Je connais ces gens, ceux qui possèdent le bâtiment, depuis vraiment longtemps, bien avant qu'ils rachètent This Ain't Hollywood. Ce sont des vieux punks, des piliers de la scène musicale d'Hamilton, ils ont mis leur argent ensemble et ont acheté la place. Et c'était sûrement à un bon prix. Ils avaient aussi acheté le système de son d'une autre place qui venait de fermer, et recruter le gars de son qui y travaillait ainsi qu'une partie du staff. Bref tous les meilleurs éléments d'une place qui s'appelait Pepper Jack. La vérité est qu'il y a eu beaucoup de bonnes soirées, mais qu'ils avaient de la difficulté à garder le lieu ouvert. Ils s'en viennent vieux et seront bientôt à la retraite. C'est bien que les gens pensent qu'ils devraient s'organiser pour laisser cet héritage à d'autres ... mais la vérité est que maintenant, avec le nouveau zonage... la salle est située près d'une nouvelle station de train et ils devront commencer à payer des taxes foncières et, en tant que propriétaires du lieu, à faire plus d'argent sur ce morceau de terre, à être plus productif. C'est comme ça que ça marche. C'est comme ça que le système écrase même ceux qui possèdent des bâtiments. C'est triste. Je pense que la vérité est qu'Hamilton aime ces gens-là et que This Ain't Hollywood, ce n'est pas juste de la brique et du mortier, c'est aussi tout le monde qui travaille là depuis que c'est ouvert, c'est une famille. C'est terrifiant, je ne sais pas comment de temps ça prendra. Peut-être que les personnes qui achèteront voudront tenter de garder la vocation de faire des spectacles, du moins pour un bout. Mais oui c'est triste car c'est une belle place, un beau stage, un bon son et une bonne équipe. C'est mon endroit préféré.

(Edit : This Ain't Hollywood a annoncé sa fermeture en mai 2020 et la pandémie a empêché la tenue d'un concert d'adieu)

Casse Sociale : Tu as un nouveau vinyle qui vient de sortir mais à part ça, qu'est-ce qui s'en vient pour toi dans les prochains mois ? Je sais que tu es sur le point d'aller en Europe ?

Lee Reed : Oui effectivement. J'ai quelques concerts prévus en Ontario dans les prochains temps, à la fin mai en fait, et au début juin je m'en vais en Europe pour la première fois pour faire des concerts. J'ai déjà visité l'Europe mais c'est la première fois que j'y vais pour jouer de la musique donc je suis assez excité. Je crois que j'ai 10 shows sur une période d'environ 3 semaines. Je vais prendre du temps aussi pour visiter des ami-e-s. À un certain point, je vais aller dans une commune dans le sud de la France, jouer là-bas et y résider pour 3 jours. Je vais faire des dates en Allemagne, France, Amsterdam, Luxembourg et 3 dates au Royaume-Uni. Je suis excité!



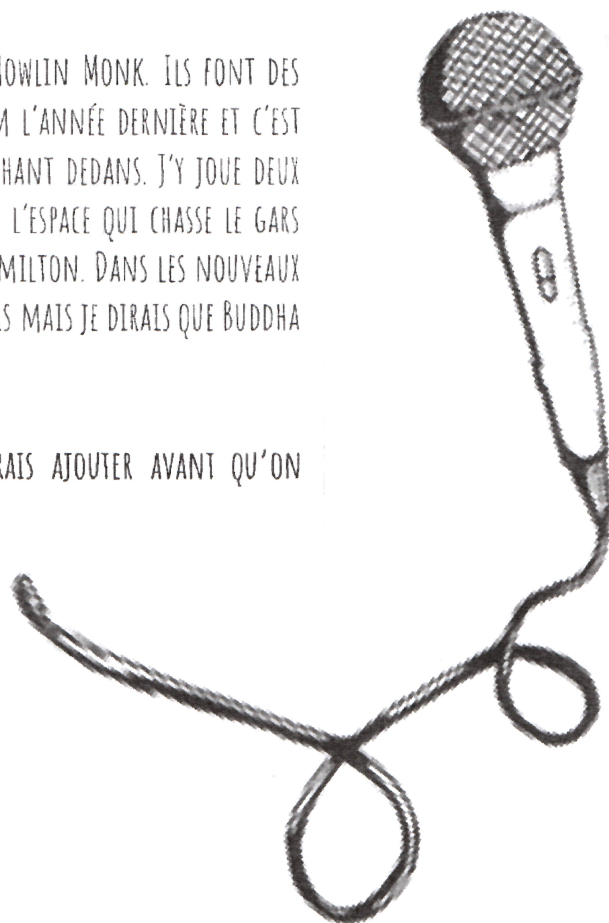
Casse Sociale : Tu viens de participer au Spring Offensive, une tournée avec des groupes punk. Comment c'est de mixer les musiques punk et rap ?

Lee Reed : Je suis chanceux car, avant de faire du rap, j'étais dans un groupe qui s'appelle Warsaw Pack et c'était un groupe avec des *horns* et c'était plutôt lourd et funky. C'était très unique. On a signé sur un label punk. On a commencé à faire des concerts punks à l'époque et nous avons entre autres joué avec Bad Religion. C'est comme ça que j'en suis venu à connaître les propriétaires de This Ain't Hollywood. Donc, il y a une partie de la scène punk qui a continué à suivre ce que je faisais. Plusieurs personnes dans la communauté punk sont intéressées par la politique radicale, plus que dans la scène hip-hop. Donc je pense que ce que je fais leur parle. Spring Offensive est un exemple d'événement avec des groupes radicaux et révolutionnaires et avec des labels qui supportent cela. Je pense que cela aide aussi. Mais oui, à Hamilton, j'aime jouer sur des concerts ou dans des bars punks. Je pense que le hip-hop peut apprendre beaucoup de la culture punk, comment elle fonctionne et comment elle s'organise par elle-même. Dans le hip-hop, il y a un peu plus une mentalité individualiste. *Everybody is on their own.*

Casse Sociale : Peut-être une dernière question sur la scène de Hamilton, quels sont tes bands préférés, que ce soit dans la scène hip-hop ou autre ?

Lee Reed : Il y a des bonnes choses à Hamilton. Il y a mon vieil ami Mother Tareka. Il fait beaucoup de travail et il joue plus avec des instruments en live. Il joue du drum, de la basse, de la guitare, de la flûte et du sax en plus de rapper. Il a toujours été un bon rappeur mais là il a trouvé un bon groupe de personnes pour jouer avec eux. Un autre artiste d'Hamilton est IMAY. Il est fantastique. Un rappeur très intelligent, qui mix ses propres beats. LT the Monk que j'aime beaucoup aussi. C'est un jeune anglais qui vit à Hamilton depuis quelques années. Il a déménagé d'Angleterre et a commencé à rapper.

Il y a aussi un groupe de jazz qui s'appelle Howlin Monk. Ils font des standards du hip-hop. Ils ont sorti un album l'année dernière et c'est comme un opéra de l'espace et je suis le méchant dedans. J'y joue deux chansons et je suis un député contrôleur de l'espace qui chasse le gars gentil. Il y a beaucoup de bonne musique à Hamilton. Dans les nouveaux artistes, il y a aussi beaucoup de jeunes rappeurs mais je dirais que Buddha Abuser et LT the Monk sont mes préférés.



Casse Sociale : Quelque chose que tu aimerais ajouter avant qu'on termine cela ?

Lee Reed : Non, merci pour la discussion !

Casse Sociale : Merci à toi !



PROPOS RECUEILLIS PAR ROSE PESOTTA



Entrevue

Resaka Sonora

Casse Sociale - Salutations! Pouvez-vous nous faire un bref historique de Resaka Sonora ? Comment avez-vous commencé le projet de groupe? Quelles sont vos influences ? Aviez-vous d'autres projets musicaux auparavant ?

Resaka Sonora – Salut à toutes et tous! Resaka Sonora est né en 2010, sur les cendres de plusieurs groupes bordelais, dont Zubrowska Sound System, qui jouait essentiellement des reprises ska et punk, était plutôt axé sur la fête et n'avait aucune prétention particulière. Laurent, le chanteur, avait une petite dizaine de compositions, dans le genre. Il les a enregistrées avec les moyens du bord, et à tous les deux, on a commencé à travailler dessus plus sérieusement. Petit à petit, nous avons constitué l'équipe, en complétant avec des copains. La camaraderie a toujours (et sera toujours) un point essentiel pour nous, et il nous semble impossible d'intégrer des membres dans le groupe par petite annonce, et sans avoir de liens autres que musicaux.

Nos influences sont très diverses. On écoute vraiment tous des choses diverses et variées. Des Bérus à Skalariak, en passant par Molodoï, les groupes de punk basques (Kortatu, Negu Goriak) ... Los Tres Puntos a également une grande importance pour nous. Le ska dans son ensemble, des Skatalites aux Kargol's. Mais aussi le hip hop, avec NTM ou MAP, et le rap dit « conscient » nous touchent également. Mais ces influences évoluent avec le temps, et on se rapproche aussi de choses un peu plus originales, avec des inspirations de groupes comme The Redskins, ou Skin Deep.

Les projets musicaux qu'on avait avant, à part Zubrowska, qui a été notre point de rencontre, sont nombreux et éclectiques. Du ska (Good Bye Rudy, Los Tres Puntos, Skapulaire), au reggae (Ackee and Saltfish), en passant par la Oi! (Bastarmada, Banned From the Pub, Sands of the Streets, Les Trois Huit), et les Partisans (inclassable !).

Casse Sociale - D'où vient le nom du groupe ?

Resaka Sonora - On n'est pas toujours très fins quand il s'agit de choisir le nom d'un groupe. En tous cas, il représente bien notre état d'esprit quand on a commencé à jouer ensemble. Il signifie « gueule de bois sonore » en castillan. Notre rencontre s'est surtout faite autour de la fête en répète, et on a toujours bien aimé ça, faire de la musique et boire un coup. Nous nous sommes souvent retrouvés dans les fêtes de village au Pays Basque, autour d'un énorme gobelet (« Katxi ») de whisky / cola, avec une bonne grosse dose de glaçons. D'ailleurs le nom de notre asso « PCPG » vient de là : « Punk Clubbing et Poche à Glaçons », nom hérité d'un concert où nous avions mixé pour l'after, à l'Engrenage, à Grenoble.

Casse Sociale - Vous venez tout juste de lancer votre nouvel album « Frekuenzia » cette année. Pouvez-vous nous le présenter un peu? Et sinon, comment ça se passe, un lancement d'album en pleine pandémie mondiale ?

Resaka Sonora – On est super fiers de cet album. C'est vraiment le fruit d'un très très gros travail, que ce soit dans les compositions, l'enregistrement, le mixage, le mastering, et la production. On a vraiment pensé toutes les étapes du projet. On avait une vingtaine de titres susceptibles d'y figurer, mais on a pris le parti de ne sélectionner que les meilleurs, quitte à avoir un album moins long, mais de meilleure qualité. On a beaucoup travaillé les morceaux, ce qui explique qu'on a mis autant de temps à sortir un deuxième album.

Et puis « Frekuenzia », c'est un ensemble : musique, radio, visuel. On est super contents du travail de notre MC « Mousse » qui gère les samples et qui a monté les radios entre les morceaux. On ne voulait pas de pause entre chaque piste, et c'est réussi. Pareil pour le visuel, on a travaillé avec Bertrand Pinel, qui a bien assuré et a répondu à toutes nos demandes.

Enfin, ce qui est unanimement reconnu, c'est la qualité du son. Camille Bertrand, de la Neom Factory, à qui on avait déjà fait confiance pour le premier album, a vraiment assuré. Grâce à lui, nous nous sommes beaucoup plus appliqués sur la prise de son (même si ça a été fait DIY, à la maison avec quelques travaux), et il a pris du galon sur le mixage. On est vraiment satisfaits de tout son travail, et de sa patience.

Et puis s'entourer de labels comme Fire & Flames, General Strike et Dure Réalité, c'est vraiment un plus et une fierté supplémentaire pour nous. Ça donne de la crédibilité au projet que de telles personnes nous apportent leur soutien.

Dommage qu'on ne puisse pas le présenter sur scène, c'est assez frustrant. Le timing n'est pas super, à cause de la pandémie, et il nous tarde vraiment d'aller nous frotter au public pour voir comment les gens ont reçu cet album, même si les retours qu'on a sont plutôt bons.

Casse Sociale - On remarque que vous avez des chansons dans plusieurs langues différentes et que vous vous qualifiez comme « Internationalist musical offensive », pouvez-vous nous parler de cette démarche ?

Resaka Sonora - Le chanteur est polyglotte, et on a tous toujours aimé voyager, se déplacer, rencontrer des gens et échanger. C'est très important pour nous de voir du pays. Ce n'est vraiment pas quelque chose de réfléchi, et ça vient naturellement de chanter dans une langue plutôt qu'une autre. Généralement, on compose la musique avant le texte, et selon la couleur du morceau, les paroliers déterminent la langue qui sera choisie. Parce que la musicalité n'est pas la même selon qu'on chante en français, espagnol, italien, basque... C'est autant un choix artistique qu'une démarche politique. Mais, au final, tu as bien saisi que l'internationalisme est un élément qui nous rassemble tous au sein de Resaka. La musique voyage, et nous avec.

Casse Sociale - Vous êtes neuf au sein du groupe, comment ça se passe quand vous partez en tournée? Est-ce que c'est une difficulté pour vous ?

Resaka Sonora - C'est le gros merdier tu veux dire ! Surtout que, même si à la base nous sommes un groupe bordelais, certains ont pris des chemins de vie qui les ont éloignés de cette ville (Béziers, Grenoble, Lot-et-Garonne, Béarn, Limoges). Donc déjà c'est compliqué pour répéter, alors pour les concerts, je ne te raconte pas ! Surtout qu'on a aussi tous des boulots (plus ou moins prenants) et des enfants pour la plupart. On essaie de communiquer régulièrement, de caler nos disponibilités et on voit... Mais oui, ce n'est vraiment pas facile à gérer.

Casse Sociale - Vous êtes basés à Bordeaux en France, une ville avec un fort historique antifasciste et redskin. Pouvez-vous nous parler de comment ça se passe à ce niveau en ce moment? Quels sont les groupes actuels à connaître dans votre coin du monde ?

Resaka Sonora - Une minorité du groupe est sur Bordeaux, maintenant, même si c'est là qu'on répète, et qu'on joue le plus souvent. On n'est plus trop actifs dans cette scène à cause de notre éloignement géographique, donc on n'est pas les mieux placés pour parler de tout ça. Ce que je peux te dire c'est qu'il reste des groupes de qualité, notamment l'AIM Bordograd, qui essaie de se bouger pour organiser des choses. Même si c'est de plus en plus compliqué dans cette ville bourgeoise, qui a subi une gentrification très féroce. Dès lors qu'on a des enfants, c'est quasiment impossible d'habiter à Bordeaux aujourd'hui. C'est même impensable financièrement. Et du coup, il n'existe presque plus de lieux où il est possible de jouer, surtout depuis que le Void a annoncé qu'il allait fermer ses portes. Bref, sale temps pour les cultures alternatives chez nous. Je sais qu'un groupe de personnes, dont un membre de Resaka, essaie de remonter un lieu alternatif dans la métropole, mais c'est à l'état de projet pour l'instant. On espère que ça ouvrira au plus vite.



Casse Sociale - Quels sont les enjeux politiques pour lesquels vous vous mobilisez en ce moment, en tant que groupe ou qu'individus ?

Resaka Sonora - En tant qu'individus, nous nous mobilisons plus sur des enjeux syndicaux. On se bat dans nos entreprises, ou nos institutions pour faire respecter les droits des travailleurs. On croit plus en ça aujourd'hui, à ces luttes concrètes, quotidiennes, entourés de nos camarades, qui subissent le même sort que nous. Il faut dire qu'on a de la chance d'être dans une ville où les mouvements d'extrême-droites radicales sont très très faibles, voire inexistants. Ça permet de se concentrer sur un autre fascisme, plus institutionnel.

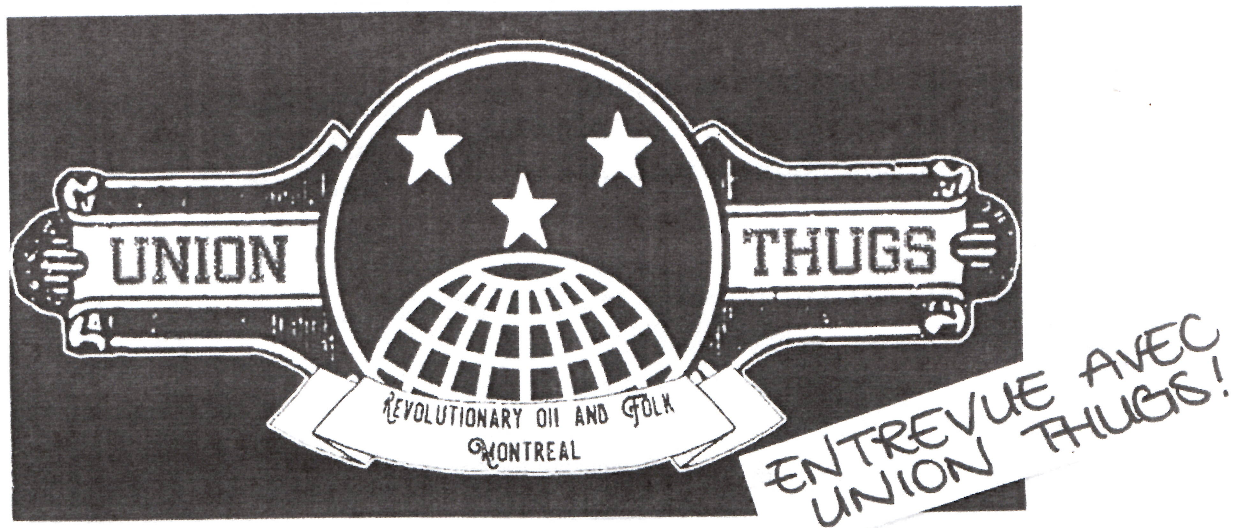
En tant que groupe, dès qu'on a un peu d'argent grâce aux concerts, on essaie de le donner à des orgas qui se battent, à des lieux qui essaient de survivre. On n'a pas d'engagement récurrent, mais un engagement plus « situationniste ». On regarde qui a besoin quand on a, et on aide. Et puis on essaie toujours de répondre présent lorsqu'on nous propose de jouer pour des concerts de soutien, même si c'est souvent compliqué à cause de notre éloignement géographique.

Casse Sociale - Quels sont les projets à venir pour Resaka Sonora ? Pensez-vous traverser l'océan pour venir nous voir un de ces quatre ?

Resaka Sonora - Pour l'instant, il n'y a pas de projet, comme tu peux l'imaginer. Les concerts sont annulés les uns après les autres. On croise les doigts pour pouvoir reprendre en début d'année prochaine.
Pour ce qui est de venir chez vous... Pourquoi pas! Quand tout ça se sera calmé, évidemment. En tout cas, lorsque l'on écoute les récits des copains et copines qui sont allé-e-s vous voir, ou que l'on discute avec des gens qui y habitent ou même que l'on croise des groupes québécois (la Gachette avec qui nous avons joué à Bordeaux ou Action Sédition à Kiel, en Allemagne), tous nous mettent la bave aux lèvres. Aller jouer par chez vous ce serait vraiment énorme et quelque chose qui nous ferait capoter (t'as vu, on parle déjà la langue de chez vous). On avait déjà essayé d'organiser un truc comme ça il y a quelques années, mais on n'était pas allés au bout de la démarche. J'espère que la prochaine fois sera la bonne.

Casse Sociale - Merci beaucoup!





Casse Sociale a profité d'un petit *jam* des Thugs, en distanciation sociale vu ces temps de pandémie, pour s'entretenir avec quelques membres du groupe ; Éric (chant), Stakh (basse), Mathieu UT (guitare) et Wawa (drums).

Casse Sociale - Première question ; pour les rares personnes qui ne vous connaîtraient pas, c'est quoi Union Thugs ?

Stakh - Union Thugs c'est 6 syndicalistes qui jouent à peu près de la musique. On a débuté en faisant des *remakes* de tounes qu'on punkait un peu si c'était trop folk ou qu'on folkait un peu si c'était trop punk. Pis ça a donné ça. Dernièrement, on essaie d'intégrer des compositions personnelles. L'objectif, c'était de pouvoir jouer sur des *picket lines*, en manif, amener un peu partout le message qu'on connaît d'habitude dans le punk rock et de le rendre plus accessible. On existe depuis janvier 2017, on vient de fêter nos 3 ans.

Casse Sociale - Vous avez toute suite abordé la question du syndicalisme. Je pense que, pour vous, le syndicalisme ce n'est pas juste un thème, ni même simplement partie prenante de votre démarche, il semble que ce soit carrément à la base du concept de votre groupe. Qu'auriez-vous à dire par rapport à ça ?

Mathieu UT – Pour le *band* en tant que tel, c'est un peu la raison pour laquelle on a commencé. On a voulu amener l'idée d'un syndicalisme plus combatif à la couleur des IWW [Industrial Workers of the World]. On est tout-e-s membres de ce syndicat-là en fait.

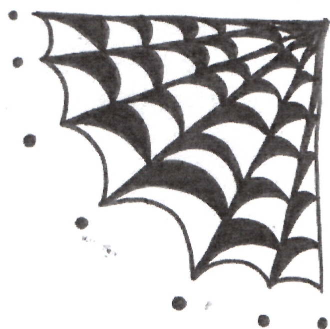
Éric - Ce que je dirais aussi là-dedans, c'est qu'on s'inscrit dans une démarche historique syndicale de chansonniers de l'Union. Pour les IWW, ça été quelque chose de très important dans leur histoire. Mais aussi, en général, dans le syndicalisme, souvent quand il y a des grèves, il y a toujours des musicien-ne-s qui apparaissent et qui font des chansons là-dessus. On voulait s'inscrire dans une vieille tradition syndicale, quand même radicale de base.

Stakh - La moitié du band, on est issu de la culture skinhead, qui est très ouvriériste. Pour nous, parler de la working class, sans parler de guerre de classe, ça ne fait aucun sens. Le syndicalisme c'est notre manière de pousser ça. On a milité dans diverses organisations à travers le temps, dans les 10-15 dernières années. Fort de ses expériences on en est venu à la conclusion que le syndicat est un des principaux moteurs pour faire changer les choses. Mais le syndicalisme a aussi besoin d'être changé, d'être amélioré.

Casse Sociale - Vous avez manifesté à plusieurs reprises votre appui à des travailleurs et travailleuses en grève, vous avez joué souvent sur des lignes de piquetage, ce n'est pas quelque chose qu'on voit fréquemment. Pouvez-vous nous parler de quelques moments qui vous ont marqué-e-s en particulier ?

Éric - Quand on part en tournée, on va se *booker* des shows en salle, avec la scène punk ou folk ou n'importe quelle scène qui veut bien nous accueillir. On n'est pas trop fermé-e-s d'esprit à ce niveau. Ensuite, on va regarder sur la *map* c'est quoi les villes sur la route et faire des recherches sur les conflits de travail dans la région, pour qu'on y aille.

Wawa – C'est ça, en tournée on fait exprès, non seulement de faire des shows, mais de se ramasser sur des *picket lines*, des grèves, des *lock-out*. Mais c'est gênant des fois de jouer devant des grévistes ou des lock-outés, ben plus que des *shows* normaux. Mais en réalité, le monde est tellement content de nous voir. C'est là que tu te rends compte que ce n'est pas juste un mot la solidarité. Surtout en hiver, nous on pense que c'est *tough* être là avec nos instruments, pas de gants, jouer. Mais eux et elles, ça fait 30 jours qui sont là dehors à chaque jour. Ils et elles sont tellement content-e-s de nous voir même si ce n'est pas leur genre de musique et qu'ils et elles ne connaissent pas les tounes.



C'est important, ça leur donne un petit *boost* qui leur faut, comme au Food Terminal de Toronto, qu'il faisait frette, qui avait pas grand monde, qu'on s'est levé-e-s à comme 7h00 du matin après avoir fait un show qui a fini à 2h00 du matin la veille. La grève a fini le lendemain ... coïncidence ? Je le sais pas ... mais en tout cas ! (rires).

Stack - On aimerait ça en fait plus. On en a fait d'autres belles ; des enseignant-e-s à Hamilton. On est allé-e-s à Québec et à Granby pour des syndicats d'employé-e-s de syndicats, on a fait les cochers, l'abattoir de Princeville qui était en grève... On aimerait ça en faire plus même si c'est dur avec nos horaires. Mais à quelque part, c'est un peu la réflexion qu'on peut tirer de nos *bands* précédents ; à quoi ça sert de chanter l'anarchie et la révolution si c'est pour chanter entre nous. À quoi ça sert de chanter la lutte si on n'est pas pour l'amener là où la lutte se passe ?

Mathieu UT - En plus je dirais, ce mandat-là qu'on s'est donné, ça permet de juste sortir des sentiers déjà battus. Quand on sort voir les gens en grève, plus souvent qu'autrement, ce n'est pas à l'exécutif du syndicat qu'on s'adresse. Ça c'est quelque chose que je trouve intéressant.

Éric - On fait aussi bien des shows sauvages quand on peut, ce qui est peut-être plus une vieille tradition punk et anarchiste. Quand on est capable de jouer dans la rue, dans une manif où l'on se fait inviter, on est toujours content-e-s. Pis même des fois nous-même on organise des shows dans des parcs, juste parce que c'est l'*fun*.

Casse Sociale - Deux autres thèmes qui sont assez récurrents dans votre démarche sont l'antifascisme et les luttes contre la répression policière. Comment faites-vous le lien entre ces luttes et celle de la classe ouvrière ?

Éric - C'est assez simple, c'est tout relié, on va se le dire. Le fascisme s'est mis en place surtout en réponse à des mouvements ouvriers forts. C'est carrément une façon de mater la classe ouvrière. On voit actuellement dans la société dans laquelle on vit une tendance à se diriger par-là de la part des gouvernements. La police c'est l'instrument de ça, du contrôle étatique. La sécurité de l'État qui est fait pour nous maintenir au rang d'ouvrier pendant que y'en a qui s'en mettent plein les poches.

Stakh - C'est deux combats qu'on a appris à mener un peu par la bande, juste par l'expérience. Tout le monde dans le band a grandi dans les scènes punks et skins. Alors la répression policière, c'est un truc que quand t'es jeune, t'a pas beaucoup d'argent, que t'a un look un peu différent, la police t'apprends à la connaître assez rapidement. Les nazis c'est pareil.

Nous on est un peu plus jeunes, donc les grandes années 90, avec les batailles rangées entre néo-nazis pis punks, on n'a pas connu ça. Mais c'est quand même un combat qui est resté très présent. En même temps qu'on se faisait chier par la police et les fachos, adolescent-e-s, on pognait notre première job à temps partiel et on apprenait que ça ne valait pas de la marde non plus. Alors, après, quand on s'est intéressé-e-s plus à fond dans la politique, le lien s'est fait de lui-même. La police, ce n'est pas juste les jeunes marginaux qu'ils écœurent. Sur les lignes de piquetage, c'est eux qui sont appelés.

Wawa - Si on veut parler du retour du fascisme, on peut parler aussi de l'éco-fascisme ... Tu sais, dans le mouvement écologiste, il peut se faire une séparation. Avec l'écologisme peut venir des sentiments anti-immigration, en voulant que « notre nation » soit plus propre si on veut, comme si on n'était pas tout-e-s dans le même bateau. C'est moins le cas ici mais y'a des endroits où, par exemple, Extinction Rebellion, c'est bourré par des gens d'extrême-droite. On avait d'ailleurs joué pour Extinction Rebellion ici et je pense que c'est important d'aller leur présenter un autre message, surtout si c'était des *kids* qui en n'avaient jamais entendu parler. Ce sont tous des jeunes conscientisé-e-s ou qui veulent être conscientisé-e-s pis que y'aille un groupe comme nous... Je suis autant content de justement jouer pour des vieux et vieilles syndicalistes ou des jeunes manifestant-e-s et de dire ; Hey gang, on est tout-e-s dans la même bataille, le problème ce n'est pas l'autre qui va conduire son char, ce n'est pas le jeune qui ne paie pas ses cotisations, mais c'est le patron pis c'est les *boss*, c'est les capitalistes finalement.

Stakh – Extinction Rebellion je trouve que c'est un bel exemple de notre démarche en politique en dehors des lignes de piquetage, c'est d'accepter de jouer pis d'être content-e-s de jouer pour du monde qui politiquement sont finalement pas vraiment sur la même ligne que nous. On a fait le Cabaret politique de la FTQ. Politiquement parlant, la FTQ, on est content-e-s quand ils défendent leur membres mais y'ont peut-être une autre vision du syndicalisme et de comment ils et elles pourraient faire mais c'est important d'aller jouer pour eux aussi, d'essayer d'étendre ce réseau-là et de passer le message le plus loin possible.

Casse Sociale – Vous êtes six dans le groupe, vous avez quand même fait-e-s parti-e-s pas mal tout-e-s de d'autres groupes dont certains sont assez connus. Vous êtes également tout-e-s impliqué-e-s depuis longtemps dans la scène, que ce soit au niveau booking ou pour avoir tenu certains espaces culturelles. Comment toutes vos expériences passées, assez nombreuses au sein du groupe, s'imbriquent dans Union Thugs ?

Éric– C'est un peu ce qu'on disait précédemment, c'est tout ce backround-là qui fait qui on est. Mais après, il y a une volonté plus politique de dépasser les frontières, parce que la contre-culture, oui on vient de là, mais on ne veut pas juste parler aux gens de la contre-culture. Parce que quand on voudra faire la révolution, on devra sortir de la contre-culture. Nous ce qu'on veut faire c'est d'aller voir des gens qui vivent la même chose que nous au travail, en se faisant chier avec les cochons, en étant jeunes et en étant en rébellion, sur l'écologie, ou sur n'importe quel forme d'oppression par la classe dirigeante. C'est d'aller vers eux et elles et de leur parler et de les amener vers une autre démarche, quelque chose de plus radicale tout en passant bien. On n'aurait pas réussi à faire ça en allant faire un *speach* syndical. Les gens vont beaucoup plus se rappeler d'une chanson que d'un *speach*, c'est un peu ça qu'on a découvert.

Wawa – Un exemple de ce *backround*-là, c'est quand on s'est fait revirer aux douanes pour aller aux États-Unis. À la place de se dire que la tournée était annulée, ben puisqu'on est trois *bookers* officiels dans le band, on a juste *booker* les journées qu'on aurait dû jouer essentiellement. Une journée, on a même eu 3 *shows*.

Éric- Pis c'est là aussi les premières fois qu'on est vraiment allé-e-s sur des lignes de piquetage. On avait pu de *show* du jour au lendemain donc on s'est dit, y'a des lignes de piquetage là et là alors go.

Stakh - Je pense que ce sont les précédents bands, les jobs, le militantisme c'est tous des *skills* qu'on amène avec nous. En ce moment, on est à un point où je trouve ça dure de jumeler nos *jobs* à 30-40-50 heures par semaine avec un band qui fait 50 shows par année. Pis ce n'est pas juste les *shows*, c'est sortir le nouvel album, c'est produire du nouveau *stock*, c'est se rappeler des tounes qu'on ne joue pu depuis deux ans, c'est rester actifs sur le web... je pense que tout ça n'aurait pas été possible si on n'avait pas eu plein de *skills* qui nous viennent d'ailleurs. Indépendamment de ce qui arrive, on s'arrête jamais là. On a un ampli qui nous explose juste avant un show, ce n'est pas grave, Wawa est technicien de scène, il nous arrange ça. On a un show à faire on ne sait pas où, il nous patente le son et les instruments pour qu'on puisse le faire indépendamment de ce qui a. Tous les *skills* qu'on a pris un peu partout permettent au band d'avancer à cette vitesse-là.

Éric – J'avancerais que ce sont autant des *skills* en lien avec la scène underground et la musique que des *skills* syndicaux, politiques, qu'on s'est *get* à travers le temps. Nous, on *mix* tout ça ensemble, tous ces contacts et réseaux-là qu'on a bâti à travers le temps, on peut tous les mettre à profit pour que le band puisse tourner.

Stakh – Les IWW ont une formation sur comment parler au monde, comment lancer un syndicat, je ne sais pas y'a combien de techniques là-dedans qu'on se sert un peu dans la vie de tous les jours quand il est temps de promouvoir le band. Je m'occupe de la page Facebook mais j'ai commencé en m'occupant de celle du syndicat du Frites Alors.

Casse Sociale – Vous êtes aussi un groupe hyperactif, vous faites énormément de concerts. En ce moment, nous sommes en confinement, comment cela impacte votre démarche, considérant que faire des shows c'est pas mal un de vos trucs principaux ? Que faites-vous en attendant ?

Éric – Deux tournées annulées ... et bien d'autres concerts. Mais en même temps, c'est un *break* qu'on avait besoin, sans se le dire, vu qu'on tourne beaucoup. Ça fait quand même du bien, on ne va pas se mentir.

Wawa – On ne va pas se mentir, ça aurait été *nice* le Mexique

Mathieu UT – Je trouve que c'est drôle que tu dises qu'on est un band hyperactif parce que je pense que j'utiliserais exactement ce mot-là pour nous définir. On est vraiment hyperactifs. Mais justement le confinement ça nous a donné un *break* pis peut-être que ce moment-là, ça nous donne un peu plus les coudées franches pour justement travailler des compositions qu'on essaie de mener au bout. Tranquillement pas vite, on veut sortir notre deuxième EP. Ça nous donne un peu le temps de faire ça sans s'encombrer, c'est l'fun faire des shows-là, mais sans avoir 3 shows de *booker* dans la semaine en plus du *jam*.

Stakh – C'est juste notre deuxième jam car il fallait attendre le retour du beau temps pour recommencer à pratiquer en toute sécurité sanitaire. Je pense que pour l'instant on est encore beaucoup en mode retrouvailles, *party*, petite bière au soleil et c'est *nice*. On n'a pas encore fait de plan de comment on va s'occuper indépendamment de combien de temps que ça va durer cette histoire-là. Mais effectivement, je pense que travailler sur le prochain album c'est un *must*. Y'a tellement d'affaires techniques au niveau musical qu'on laisse de côté car on court tout le temps. Notre *set* acoustique, on l'a joué vraiment plus souvent que ce qu'on a pris le temps de le roder. Peut-être que ça pourrait être bon pour ça. Trouver des nouvelles tounes !

On aimerait vraiment ça passer d'un band de cover à un band qui compose plus. Ça va clairement être du temps pour faire ça aussi. Mais c'est ça je pense qu'on n'a pas pris le temps de regarder ça.



Casse Sociale - Parlant de band de *cover*, à la base votre démarche c'était essentiellement de faire des reprises. Pourquoi ce choix ? Est-ce qu'il y a des bands qui sont un peu dans cette même optique qui vous inspire et en même temps, est-ce que vous pensez vous diriger un peu plus vers des compositions originales éventuellement ?

Éric – Ben on s'est dit que y'avait déjà tellement de bonnes affaires qui se sont faites dans l'histoire de la classe ouvrière, que nous notre rôle était de remettre ça à l'ordre du jour, remettre ces révoltes et l'histoire de la classe ouvrière à l'avant plan, pour comprendre d'où l'on vient. On n'en parle pas dans les cours d'histoire ben ben de la classe ouvrière comme tel pis des luttes sociales.

Stakh – Je pense que comme on disait plus tôt, cette espèce de démarche 100 % wobblies [IWW], qui est de prendre des tounes que tout le monde connaît et de leur donner un petit caractère politique, c'était ben important pour nous. Je pense que musicalement aussi on voulait sortir du punk et de la oi! ne serait-ce qu'un tout petit peu mais on avait tout-e-s juste jouer du punk et de la oi! toute notre vie quand on a commencé ça.

Éric – Ou du ska.

Stakh – Ou du ska mettons. Avant que Wawa débarque, on voulait se faire un band de folk, mais personne n'avait jamais joué de folk de sa vie et je pense que le ¾ du band en écoutait pas non plus ... donc faire des reprises c'était comme une bonne manière de contourner nos lacunes culturelles.

Éric – On a quasiment une deuxième composition de faite. Mais c'est *cool* pour ça parce que y'en a qui aime pas ça dans le band qu'on joue trop les tounes dès qu'on les compose ... qu'on attende un peu de faire lever le *hype* autour de la toune, qu'on l'aille mieux aussi. Alors là, ça permet de faire ça, pratique ces tounes-là pendant le confinement.

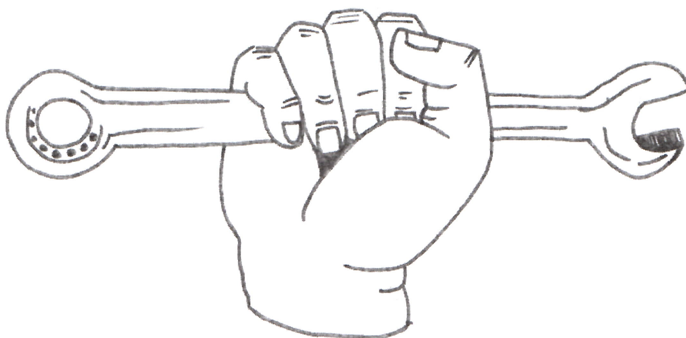
Stakh - On va peut-être être *tight* quand ça va finir. Mais, oui, je ne sais pas comment ça va évoluer en termes de ratio, je ne sais pas si un de ces 4, en 2030, covid-22, on va être rendu-e-s avec juste des compos personnelles ou si on va avoir continué un espace de ratio.

Éric – Ben moi je suis un gros gars de *cover*, je ne pense pas qu'on va lâcher jamais complètement.

Stakh – Il y a trop de bonnes tounes qui existent et qui jouent pu.

Éric – À chaque jour je pourrais en trouver une nouvelle.

Stakh – Mais de fait, la liste de *cover* qu'on veut faire est interminable, elle est tellement longue qu'on n'arrête pas de la perdre, de la ré-écrire, de recommencer, de pas avoir le temps d'en apprendre plus que 3, d'en ré-écrire une nouvelle ...





Casse Sociale – Vous avez parlé que vous étiez en train de travailler sur un prochain album. Outre cela, avez-vous d'autres projets en cours ?

Stakh – Ben on aimerait ça sortir le dernier album en fait.

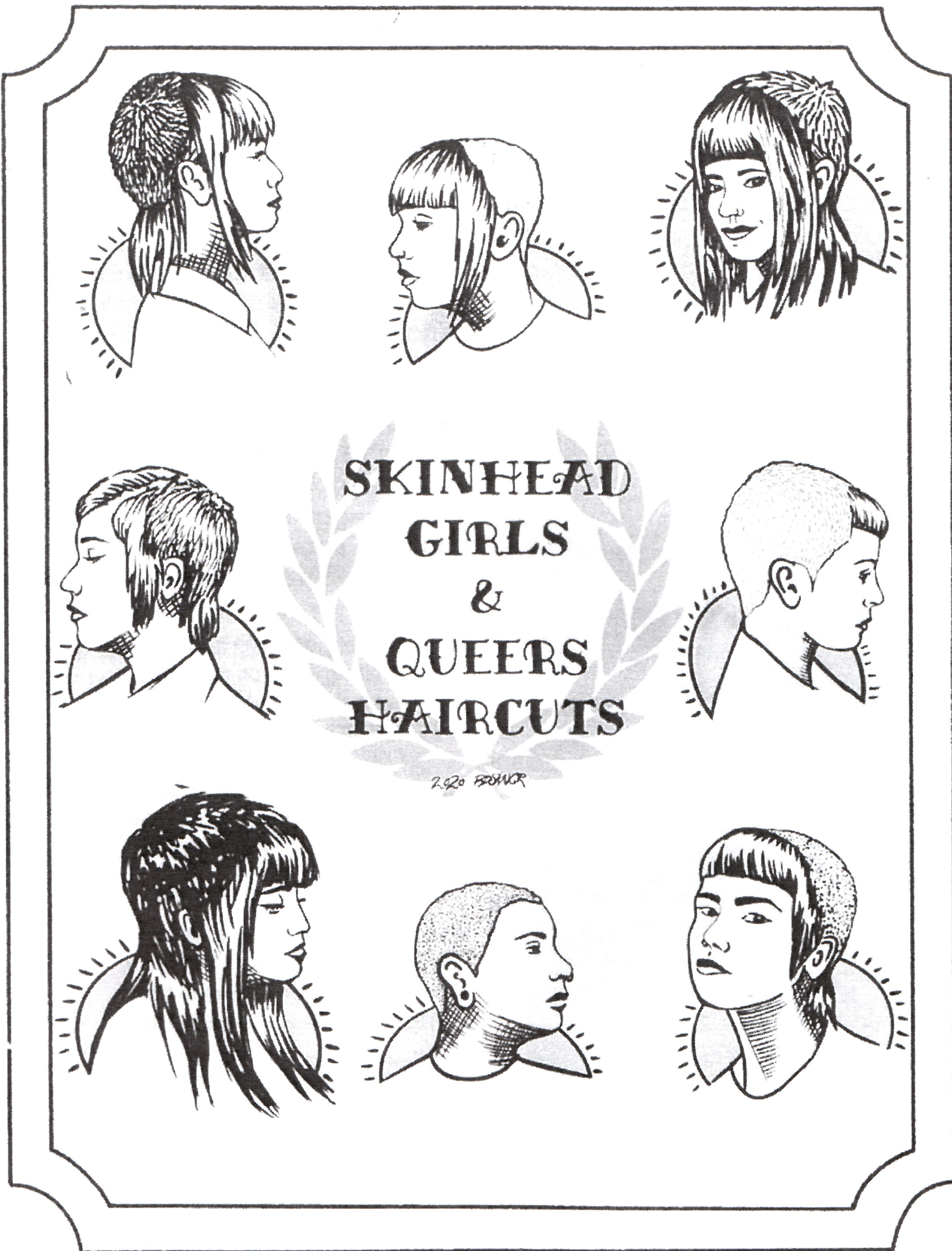
Éric – Pour l'instant, on ne travaille pas tant sur un album, on travaille sur nos compos parce que l'album est déjà enregistré. On était censé-e-s aller au Mexique et en Europe donc ça reste des projets qu'on aimerait mener une fois le confinement terminé. On va quand même avoir le goût de faire des *shows* quand ça va déconfiner je pense.

Stakh – Partir en tournée le plus vite possible. Sinon, cette espèce d'arrêt du monde-là, on en profite pour finir de se roder. On a refait de la *merch*. Comme ça, quand tout va finir par ré-ouvrir, on va être prêt-e-s à se relancer. Personnellement, j'aimerais ça qu'on filme des petits trucs, qu'on enregistre un peu *home made* pour continuer de produire des choses un peu, se faire voir, passer un message. Mais *who knows* ?

Casse Sociale – Un mot de la fin ?

Éric – Vive la oi!

Casse Sociale – Merci beaucoup !


SKINHEAD
GIRLS
&
QUEERS
HAIRCUTS

Y A PAS QUE LA





The Equals

Police on My Back

The Equals est un groupe de pop/rock britannique avec des accents reggae et funk, fondé en 1965. C'est un des premiers groupes populaires qui était composé de noirs et de blancs. On leur doit des succès comme « Baby Come Back » et « Police on My Back » qui sera reprise par The Clash sur leur album Sandinista!

Eddy Grant, guitariste et compositeur du groupe, poursuivra dans les années 70 et 80 une brillante carrière solo. Il a produit ou écrit plusieurs succès reggae et soul, entre autres pour The Pyramids/Symarip, The Pioneers et Prince Buster.

Well I'm running police on my back
I've been hiding police on my back
There was a shooting police on my back
And the victim well he won't come back

I been running monday tuesday wednesday
Thursday friday saturday sunday runnin
Monday tuesday wednesday thursday friday
Saturday sunday

Running down the railway track
Could you help me' police on my back
They will catch me if I dare drop back
Won't you give me all the speed I lack

I been running monday tuesday wednesday
Thursday friday saturday sunday runnin
Monday tuesday wednesday thursday friday
Saturday sunday

I'm still running down the railway track
Could you help me' police on my back
They will catch me if I dare drop back
Won't you give me all the speed I lack



ENTREVUE

RASH CDMX

(Mexico)

C'est au mois d'avril 2020 que les Union Thugs devaient s'envoler pour le Mexique afin de faire une tournée de plus de 10 concerts. Malheureusement, comme partout, suite à la pandémie du COVID 19, tous les rassemblements et tournées de musique ont été annulés. Le groupe devait notamment réaliser une prestation dans le cadre de la Rencontre des skinheads antifascistes des Amériques, à Mexico, ville où il y existe un collectif du *Red and Anarchist Skinhead* depuis plusieurs années, le RASH CDMX. Voici une entrevue avec l'un des membres de ce chapitre.

Casse Sociale - Depuis combien d'années existe le RASH CDMX ? Pouvez-vous faire une courte présentation du groupe ?

RASH CDMX - Salut à tous. En fait, RASH CDMX (Ciudad de México, ville de Mexico) est la continuation du RASH DF (Distrito Federal, District Fédéral). Le nom de la ville de Mexico a en effet changé début 2016 et on est passé de DF à CDMX. En tout cas RASH DF a existé de 1999 à 2016 (j'y ai milité de 2002 à 2008)... faut préciser que de 2012 à 2017 ce fut une traversée du désert, une période de «service minimum», avec peu d'activité réelle hors d'une petite présence dans la rue (manifs, concerts, etc.) et sur les réseaux sociaux. Début 2017, nous avons décidé d'être plus actifs. Certains vieux membres sont revenus (comme moi), d'autres nouveaux membres se sont approchés de nous, on a commencé à réactiver nos différents réseaux (avec d'autres sections RASH notamment), à monter des projets... et voilà, nous sommes en 2020, nous sommes une quinzaine de membres permanents au RASH CDMX + les copains / copines qui nous soutiennent un peu partout au Mexique et, bien sûr, les membres honoraires à l'extérieur (Livourne, Hamilton, Montréal ;-))...

Casse Sociale - Quelles sont vos principales activités ?

RASH CDMX - Notre point d'attaque reste, pour le moment, la musique et la contre-culture punk/skin/rock, pour y diffuser des aspects politiques et sociaux qui nous tiennent à cœur (antifascisme, histoire des luttes, féminisme, peuples en lutte, syndicalisme révolutionnaire, etc.). L'idée c'est d'avoir une présence plus forte sur le terrain (les salles de concert, la rue, les manifs... et même sur les réseaux sociaux, ça reste important) pour faire la nique, à notre humble niveau, aux fachos de tout poil.

Comment? Nous publions une petite feuille d'info, Ojo X Ojo (Œil pour œil), qui a pour objectif de faire connaître des combats politiques et sociaux au Mexique et à l'international, les nouveaux groupes musicaux engagés, les vieux groupes qui valent la peine d'être écoutés... Faut comprendre que les jeunes générations de punks et de skins (surtout de skins pour être honnêtes) sont très peu politisées... l'ambiance est parfois très « poseur », ils peuvent écouter du Banda Bassotti (car c'est un classique), du Laurel Aitken (car c'est un classique) mais en même temps du Condemned 84 (car c'est un classique)... la greyzone et toutes ces conneries... mais en même temps, si on ne donne pas une alternative ces mecs et filles-là (car il y a des gars et des filles qui valent la peine) ils / elles n'auront que les pages Facebook apolitiques / ambigües / etc. comme source d'information...



D'ailleurs notre feuille d'info a grandi et s'est transformée en un fanzine de 48 pages... et donc nous organisons aussi des concerts qui nous permettent de diffuser nos feuilles d'info, de distribuer du matériel militant et surtout de discuter face à face avec les « non convaincus », de créer des liens de solidarité avec d'autres personnes, groupes et orgas. Nous comptons dans nos rangs également deux Sound Systems : Vespa Wezt, spécialisé surtout dans les rythmes jamaïcains (lents et mélodieux) et le Sonido Valedors qui lui touche à tout : punk, hardcore, cumbia, oi!, soul, rap, ska, etc. L'un d'entre nous a créé il y a peu un label, Discos Machete, qui devrait nous aider à diffuser de la bonne musique aussi. En général, nous collaborons beaucoup avec la section RASH de Guadalajara, avec le crew de Toluka Drunks et avec le groupe streetpunk de Mexico HellFish. Finalement, nous voulons aussi organiser des projections de documentaires suivis de débats et de DJ sets mais la putain de COVID est venue mettre un coup d'arrêt momentané à tout ça...

Casse Sociale - Quelles sont vos réalisations marquantes au courant de ces dernières années ?

RASH CDMX - Clairement, le concert d'Urban Vietcong à Mexico et Guadalajara. Ça a été une tuerie. D'abord, parce que la rencontre avec les Urban Vietcong a été un super moment, ils sont devenus de vrais « carnales », des frères pour nous... et aussi parce que ça a été le fruit d'une collaboration internationale à laquelle a participé le RASH Montréal (merci Chloé, merci Éric!) et le label Rebel Time Records (merci Randy!). Ce type de collaboration donne beaucoup de sens à ce que nous faisons : c'est ça le punk, c'est ça la solidarité!

Autre réalisation marquante (mais inachevée) c'est la sortie de notre fanzine, Ojo X Ojo. Pour le présenter, nous avions organisé une belle soirée avec les Union Thugs, avec les camarades venu·e·s de toute l'Amérique, avec plusieurs groupes de punk mexicains... mais la crise liée au COVID nous a poussé à remettre ça à plus tard.

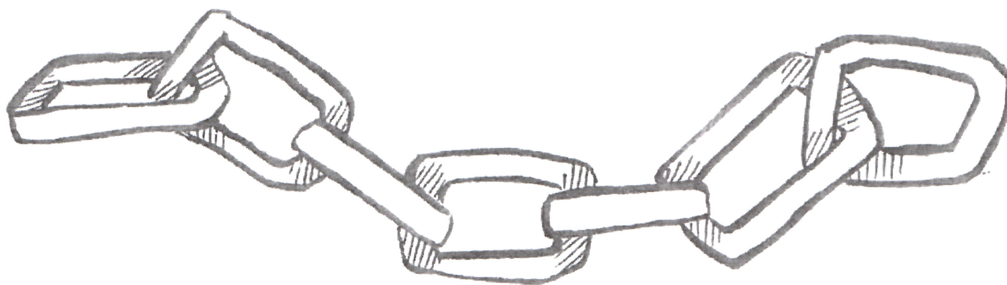


Casse Sociale - Comment assurez-vous une relève au niveau de l'implication, avec certains membres qui vieillissent ?

RASH CDMX - En fait, comme je l'ai mentionné précédemment, ça fait à peine 3 ans qu'on a repris l'activité et nous ne sommes pas actuellement en mode recrutement. On veut consolider d'abord la section. Je dirais que notre section ne compte pas dans ses rangs beaucoup de « p'tits jeunes » la moyenne d'âge doit être de 30-35 piges et la plupart des membres actuels ont été militants dans le RASH DF (par contre, à cette époque-là, ils étaient vraiment jeunes). Peut être que le problème se posera dans un futur mais pour le moment on va dire que les vieux tiennent la place ah! ah!

Casse Sociale – Y a-t-il beaucoup de femmes qui s'impliquent dans le milieu redskin mexicain ?

RASH CDMX - Non. Malheureusement non. Beaucoup moins que dans le punk/anarcopunk. Déjà le milieu redskin est vraiment un micro milieu très associé (à tort) à la scène skin (qui comme souvent est très dans le délire viriliste, violence gratuite, etc.). En plus, le Mexique a une scène punk et hardcore (politisée) beaucoup plus forte et où les femmes ont toujours eu une présence plus marquée. On a beaucoup de travail à faire à ce niveau-là, aussi bien dans nos propres rangs que vers l'extérieur. Dans le dernier Ojo x Ojo on propose un dossier spécial portant sur les femmes dans la scène punk/oi ! au Mexique, dossier constitué de témoignages et de textes de femmes qui donnent leur point de vue sur la situation actuelle dans le pays.



Casse Sociale - Quels sont vos liens avec les communautés LGBT ?

RASH CDMX - Peu de liens réellement établis mais nous y travaillons. Nous voulons que le zine et les projections de documentaires/films soient aussi un moyen de diffuser les luttes LGBT à Mexico. Pour cela nous sommes en train de tisser des liens avec différents collectifs et individus qui luttent en ce sens-là. C'est quelque chose de difficile au Mexique du fait d'une homophobie et un machisme très ancrés culturellement... mais c'est une lutte qui doit être soutenue.

Casse Sociale - Entretenez-vous des bons liens avec les SHARP ?

RASH CDMX - Oui. Avec la section brésilienne par exemple. Ils ont une authentique posture antiraciste, ils font du bon boulot dans un contexte où franchement ce n'est pas facile entre les évangélistes de Bolsonaro et les nombreux boneheads. Je sais que la section canadienne du SHARP fait du bon boulot aussi (mais on n'a pas de contact direct avec eux). Le SHARP Milan des années 2000 fut une grande référence... et puis il y a la section SHARP-RASH de Santiago du Chili avec qui on a commencé à prendre contact il y a peu au travers de RASH des Amériques.

Par contre quand SHARP n'est qu'une étiquette pour ne pas se faire taper dans la rue, pour pouvoir assumer un look super skinhead comme c'est le cas dans certains pays/villes ça ne nous intéresse pas... franchement c'est quoi ce déliré de « skinhead non raciste », même pas le courage de se situer clairement contre le racisme... bordel, comme chantait la Brigada: les barricades n'ont que deux côtés!

Casse Sociale - Comment se manifeste l'extrême-droite et les boneheads dans votre ville ?

RASH CDMX - Niveau skinhead : très peu de boneheads à Mexico et relativement peu actifs. Il y de tout : les bones qui se revendiquent de la race blanche européenne (car leurs ancêtres sont espagnols bla bla bla), les bones qui revendiquent la gloire aztèque du passé, les bones qui ne sont qu'une copie de ce qu'ils ont vu sur Internet... Leur point en commun : la haine des rouges, des féministes et des homos / lesbiennes / trans. Ceux-ci se cachent, organisent des concerts RAC assez confidentiels et clandestins et ne représentent pas de réel danger (pour le moment). Dernièrement on a plutôt des problèmes avec certains « apos » (qui en fait ne le sont pas du tout) dont le discours glisse petit à petit vers un discours anti-antifa et qui diffusent un discours vraiment limite (homophobe, anticommuniste primaire, réactionnaire, antiféministe).

Par contre, et heureusement, ces gens-là ne font pas grand chose en dehors de boire des bières, organiser quelques concerts et nous traiter de PD sur Facebook. Nous ne donnerons pas de noms car ça ne vaut vraiment pas la peine de leur faire de la pub.

À un niveau plus global, je dirais que l'extrême droite qui est réellement dangereuse n'est pas directement dans la rue mais dans les hautes sphères du pouvoir (dans certains partis politiques, dans les médias, dans l'église). Elle y mène un combat fort contre les politiques publiques plus « progressistes » comme le droit à l'avortement par exemple, l'accès aux méthodes contraceptives, le mariage homosexuel et bien sûr, elle finance dans certaines régions (notamment dans le sud du pays) les groupes paramilitaires qui répriment toute forme de contestation sociale. Les assauts que subissent régulièrement les zapatistes au Chiapas sont un bon exemple de cette situation.

Casse Sociale - Niveau répression policière et profilage, comment se passe cette réalité dans vos quartiers ?

RASH CDMX - Même si Mexico est une ville gouvernée par la « gôche » la répression, vous vous en doutez, existe bel et bien. Les manifestations en soutien aux familles des 43 étudiants séquestrés et assassinés par la police et les narcotrafiquants dans l'état du Guerrero ont été réprimées (2014 déjà, toujours pas de responsables), les marches féministes l'ont été aussi, les marches du 2 octobre et du 1er mai le sont régulièrement.

Pour l'instant pas de répression directe contre les membres de notre section mais nous sommes certains que plusieurs d'entre nous sommes fichés. Par contre, il faut dire qu'en dehors de Mexico (et des grandes villes comme Guadalajara) la réalité est beaucoup plus dure. Les syndicalistes ouvriers dans les grands centres d'assemblage à la frontière avec les États-Unis, les familles qui recherchent leurs proches disparu·e·s, ceux et celles qui se battent contre l'exploitation sexuelle, les défenseur·e·s de la Terre qui luttent contre les multinationales qui accaparent l'eau, les paysan·ne·s qui s'opposent à la spoliation de leurs terres contre les compagnies minières (beaucoup d'entre elles canadiennes), toutes ces personnes paient le prix fort et sont assassiné·e·s par les forces de l'État (légales ou clandestines). Et la forte présence des narcotrafiquants n'arrange en rien les choses...

Casse Sociale - Mot de la fin ?

RASH CDMX - Merci à vous pour cette interview. On attend votre scène report pour le prochain OjoxOjo ! Salut à tout le crew, aux montréalais rencontrés à Paris, à Mexico et au parc des Royaux. Construisons un lien fort Mexico-Montréal, je suis sûr qu'on pourra mener de bien beaux projets ! Saludos !



DOSSIER REDSKIN



Du CSA au Bâtiment 7

Je me rappelle la première fois que j'ai mis les pieds au Bâtiment 7. Il y avait une soirée syndicale pour le comité communautaire des IWW à la microbrasserie les sans- taverne. À mon arrivée, une personne à l'accueil me fit une visite des lieux, tout en me racontant l'histoire de la création du *building*. La nostalgie me prit à la gorge. Pleins de moments et souvenirs refaisaient surface dans mon esprit. Il a fallu quelques bières au bar à discuter avec les amis, pour refaire le fil de l'histoire en se remémorant la fameuse manif d'occupation, les *insides* et les suites de cette histoire.

« Bon *lets'go* ! Une *team* va là et nous on bloque là ! » … Nous venions de finaliser notre plan pour le service d'ordre de la manifestation de la Pointe Libertaire du 28 mai 2009 pour l'occupation permanente d'une usine désaffectée. Tentative de squat qui échoua… pour donner quelques années plus tard naissance au Bâtiment 7 - Centre Social Autogéré, dans le quartier Pointe-Saint-Charles. La victoire d'un combat social qui réserve d'autres luttes à venir. Quoi de mieux, pour un vieux nostalgique, que de ressortir un de ses *tops 5* des plus beaux moments avec ces frères et sœurs pour un dossier *Redvival*.

Bonne température, pleins de groupes communautaires, étudiants et militants réunis ensemble dans un parc près du métro Charlevoix. Dans la foule, il y avait plein de pancartes avec des slogans contre la gentrification et de drapeaux rouges et noirs. Les slogans pour le droit au logement social se faisaient scander et les *speechs* étaient teintés d'une rage de justice sociale. 18h, les rues étaient prises d'assaut par les manifestations et les organisateurs en route vers une destination inconnue avec l'objectif de *squatter*. *Of course* les flics et les paniers à salade des anti-émeutes étaient derrière nous.

Certains se souviendront du fameux signal et des codes indiquant que le plan d'*match* allait débuter. « C'est là que ça va *squatter!* ». Le plan avait été établi et, dieu sait, travaillé avec plusieurs acteurs pour en résulter à une occupation d'un *building* pendant une marche festive et familiale. Cette vieille usine de chandelle désaffectée à côté du canal Lachine allait être *squattée*. C'est ce qui est arrivé. Une fois la clôture défoncée, les militants et militantes se sont barricadé-e-s à l'intérieur. C'était le tout premier moment d'occupation de locaux pour le Centre Social Autogéré. Fin des festivités de rue, les gens se sont dispersés laissant ainsi le collectif dans leur *squat* faire la suite des choses comme il avait été demandé.

Après une nuit barricadée, je n'ose même pas imaginer les heures de discussions et d'échanges entre les *squatteurs*. Sans oublier les médiateurs sociaux du Service de police de la Ville de Montréal qui devaient les harceler avec les réglementations au niveau criminelles et municipales. C'est lors du dernier avis, avant que l'escouade anti-émeute défonce les barricades, que les occupant-e-s ont opté collectivement de quitter les lieux. Pendant ce temps, une chaîne d'appels était en cours pour convoquer des gens à réaliser une manifestation d'urgence de soutien. Nombreuses sont les personnes qui ont répondu à l'appel. Une deuxième manifestation eut lieu et celle-ci était beaucoup plus sauvage. Une rapide tentative de *squatter* un autre lieu fut essayée sans succès à cause de la répression policière. Le *speech* de clôture de la manifestation était émotif mais assurait une suite du dossier. Ce qui fut réalisé.



Je me souviens des rassemblements de solidarité devant l'Hôtel de ville pour soutenir les militant-e-s qui étaient allés défendre le projet au conseil d'arrondissement. Nous étions présent-e-s en support, et ce, malgré certaines divergences d'opinion par rapport aux tactiques utilisées. Les personnes portant le projet avaient décidé collectivement d'orienter différemment leurs tactiques pour arriver à faire naître le CSA sur un autre lieu, mais toujours rester dans Pointe-Saint-Charles. C'est via les voies légales et avec l'arrondissement municipal que la création du Bâtiment 7 a eu lieu. L'aspect qui nous avait motivé à nous impliquer activement dans la création de ce lieu était le principe initial de *squatter*, de s'approprier des espaces vacants et de bâtir des espaces pour la communauté. Nous ne voulions pas entrer dans les rouages du système. Respect à tout-e-s ces militant-e-s qui ont travaillé très fort. Ils et elles n'ont pas baissé les bras face à leur désir d'occupation de ces locaux.

Enfin, le collectif du Bâtiment 7 devait être si ému de voir l'aboutissement de leur travail collectif de plus de 10 ans. Cet immeuble était enfin ouvert pour accueillir la population et offrir des services abordables à la communauté. Le tout dans un aspect coopératif et à but non lucratif[1]. Au fil des ans, plusieurs coopératives de services diverses se sont implantées dans ce building. Au 1900 rue Le Ber, on peut accéder directement à une épicerie de quartier et pour les amateurs de bière, une brasserie artisanale avec option de petit *snack kids friendly* Traverser ces locaux, et vous tombez directement sur un kiosque d'accueil, un CPE, un *bikeshop*, un garage automobile et un atelier de menuiserie. Lieu accessible pour les personnes à mobilité réduite, l'ascenseur nous emmène au deuxième étage où nous trouvons des ateliers d'art mixtes, une salle de réception, une station informatique, une arcade pour jeunes, un centre de santé pour femmes et une cuisine pour tous. Sans oublier les six autres ailes non occupées du B7, par manque de fond.

Malgré que le Bâtiment 7 soit désormais bien installé et opère que le 1/7 de sa capacité, les personnes impliqué-e-s ne chôment pas. Leur défi principal : trouver du financement pour les bâtiments et rénover les lieux en mauvais état. La lutte contre la gentrification continue son cours en tentant d'empêcher un promoteur immobilier privé de créer une lignée de condominium tout le long de leur terrain, détruisant des espaces verts, jardins collectifs, un *miniputt* et un jeu pour enfant. Un autre enjeu féroce est également la négociation d'un droit acquis à des espaces du B7 pour un centre de diffusion d'art contemporain, la Fonderie Darling, où plusieurs artistes émergents s'impliquent.

L'histoire du Bâtiment 7 - Centre Social Autogéré est une lutte sociale contre la gentrification du quartier Pointe-Saint-Charles et l'accès à des espaces abordables. Mais aussi, une initiative de *squatter*, qui s'est articulée différemment. Un travail de plus d'une décennie impliquant des militants, des organisations communautaires et des citoyens du quartier. Le désir commun de bâtir un lieu rassembleur à la couleur des idéaux libertaires. Un lieu occupé par des coopératives offrants des services abordables qui répondent aux besoins du quartier. Des travailleurs et des bénévoles qui se donnent corps et âme pour préserver de façon intègre cette initiative sociale.

Longue vie au B7!



NOTE : LE B7 A FÊTÉ SES 4 ANS EN MAI 2022 ! PLUSIEURS PROJETS SE SONT AJOUTÉS DEPUIS L'ÉCRITURE DE L'ARTICLE DONT RECYBORG, UNE COOP DE RECYCLAGE !

Être de la classe ouvrière et être en tabarnak!

S'il est une chose sur laquelle s'entendent la majorité des skinheads, toutes tendances confondues, c'est sur leur fierté d'appartenir à la classe ouvrière. En fait, c'est l'une des idées les plus centrales du mouvement. Dans le même ordre d'idées, la haine des hippies, associés à la petite-bourgeoisie, et plus largement des gosses de riches en général transcende aussi les catégories de skins.

Cependant, les redskins sont les seuls à vouloir s'organiser concrètement pour l'émancipation de la classe ouvrière, les autres préférant se déclarer seulement antiracistes ou carrément apolitiques. Les boneheads, plus idiots que les autres, quant à eux, préfèrent servir de lèche-bottes aux patrons et œuvrer à la division de la classe ouvrière via le racisme, le sexisme, l'homophobie, la transphobie et autres idéologies puantes.

« Pourquoi t'es comme ça ? »

Un jour où j'avais quelques verres dans le nez, un gars m'arrête dans les toilettes d'un bar et me demande :

« - Pourquoi t'es comme ça ?
- Pourquoi je suis comment ? Pourquoi je suis redskin ?
- Ouais
- Parce que je suis de la classe ouvrière et que je suis en tabarnak! »

Ma réponse, bien qu'étant pas la plus claire, surtout pour quelqu'un qui ne connaît rien au mouvement, voulait tout dire. Parce que c'est ça, au final, être redskinhead. C'est être en tabarnak de devoir aller travailler 40h ou plus par semaine et y risquer sa santé pour que des investisseurs ou des patrons puissent s'acheter un chalet au Mont-Tremblant ou un yacht. C'est être en tabarnak d'avoir juste deux semaines de vacances par année, c'est être en tabarnak quand ton proprio augmente le prix de ton loyer alors qu'il ne fait jamais les réparations que tu lui demandes. C'est être en tabarnak des inégalités sociales.

Mais c'est surtout vouloir changer cette situation. C'est vouloir détruire le système qui fait en sorte qu'il y a des riches et des pauvres, des bourgeois et des prolétaires, des proprios et des locataires. Bref, être redskin, c'est vouloir détruire le capitalisme et ce n'est pas une volonté qui apparaît suite à la lecture des trois tomes du Capital de Karl Marx.

Parce qu'on n'a pas besoin d'avoir été à l'université pour comprendre le système, on le subit depuis notre première job à 14, 15 ou 16 ans. On le subit dès notre plus jeune âge dans la cour de récréation parce que nos parents n'ont pas l'argent pour nous acheter les vêtements à la mode ou parce que ça coûte trop cher pour eux de nous inscrire au hockey. On n'a pas peur de la violence, on la subit depuis toujours. C'est ce bagage qui nous donne la haine, qui nous donne envie de se regrouper en bande de marginaux, qui fait de nous des outsiders dans cette société de merde.

Retourner aux racines de l'antifascisme

Souvent, l'élément le plus visible de la politique redskin est l'antifascisme radical, régulièrement associé au black bloc. Monsieur madame tout-le-monde ne se posent pas plus de question à partir de ce moment et nous catégorisent automatiquement parmi les extrémistes sans trop savoir ce que ça signifie. Et pourtant, être radicalement antifasciste, ça n'a rien à voir avec le niveau de violence qu'on peut exercer contre l'extrême droite (même si, on ne va pas se mentir, il y a très peu de redskins qui se sentent mal après avoir punché un nazi).

Être radical, c'est plutôt vouloir aller à la racine des problèmes et dans le cas qui nous concerne, la racine du fascisme, c'est le système qui lui permet de naître et grandir, le capitalisme. Pour nous, être antifasciste ne sert à rien si on n'est pas aussi anticapitaliste, c'est aussi simple que ça. Les inégalités sociales, raciales, sexistes sont toutes supportées par le système en place. C'est pratique pour les boss quand tu méprises tes collègues qui n'ont pas la même couleur de peau ou le même genre que toi. On appelle ça diviser pour mieux régner.

Ce n'est pas un hasard si en temps de crise sociale, les idéologies d'extrême droite gagnent de plus en plus d'adeptes. On l'a vu dans les années 1930 et on le voit encore aujourd'hui. Le fascisme est le refuge des capitalistes quand ça brasse trop, c'est leur façon de maintenir leurs privilèges.

C'est facile pour eux de nous dire de voter une fois aux quatre ans et de nous laisser le droit de manifester en temps normal, mais quand le chaos s'installe et que la classe ouvrière pourrait en profiter pour prendre le pouvoir, ils se réfugient vers la dictature et le fascisme. Comme le disait Coluche, la dictature c'est « ferme ta gueule », la démocratie, c'est « cause toujours ». J'ajouterais que dans les deux cas, on est fucked...

Souvenez-vous cependant de ceci : Le fascisme ne pourrait pas exister sans l'appui de la grande bourgeoisie. C'était vrai en 1930, ce l'est encore aujourd'hui et il est très facile de le voir avec Donald Trump aux États-Unis ou encore Jair Bolsonaro au Brésil.

Syndicalisme, lutte des classes et révolution

L'une des façons les plus accessibles d'appliquer cette volonté de détruire les racines du fascisme, donc de détruire le capitalisme, c'est de s'organiser dans les milieux dans lesquels on est présent au quotidien. C'est le cas pour nos scènes contre-culturelles, mais c'est aussi le cas pour les quartiers dans lesquels on habite et dans les entreprises où on travaille.

Dites-vous bien que vos collègues de travail et vos voisins ont énormément de points communs avec vous dont celui de subir le joug des proprios et des boss. Les chances sont assez fortes qu'eux aussi soient en tabarnak contre le système. Parfois, ça s'exprime tout croche, par l'appui à des théories du complot ou en s'accrochant au peu de pouvoir qu'ils peuvent avoir sur les moins privilégiés qu'eux.



Par exemple, combien de fois avez-vous entendu des gens de votre entourage pester contre « les ostie de BS », sans jamais remettre en question le fait qu'ils ont des boss qui passent leur vie dans des îles paradisiaques pendant que vous leur remplissez les poches en travaillant pour eux ?

Le travail révolutionnaire commence par de petits gestes quotidiens. De l'éducation populaire pour faire germer un esprit critique à vos collègues, des petites mobilisations de quartier contre l'embourgeoisement, la participation à un rassemblement contre la déportation d'une personne sans-papier, etc. Les altermondialistes disaient « Think global, act local », et bien c'est exactement ce qu'il faut faire : garder en tête l'idée que notre objectif est de renverser le capitalisme pour éliminer les inégalités sociales, mais agir au sein de nos communautés. On appelle cette idée le syndicalisme révolutionnaire.

En Amérique du Nord, ce courant de pensée est particulièrement incarné par les Industrial Workers of the World (IWW), c'est d'ailleurs pourquoi j'en suis moi-même membre. Parce qu'on a beau faire les actions les plus extrêmes contre le système, nous ne pourrons jamais le renverser sans l'appui de nos collègues et de nos voisins.

Nous sommes actuellement une minorité qui comprend ce que signifie la lutte des classes, il est temps de travailler à ce que la majorité aussi soit mise au courant. Et ce n'est certainement pas TVA, Radio X ou CNN qui vont faire en sorte que ça arrive.

Parlez à vos voisins, parlez à vos collègues, parce que si vous ne le faites pas, quelqu'un d'autre le fera et ça ne risque pas d'être dans l'intérêt de la classe ouvrière.

Fanzines Redskins

La pratique du fanzine est bien implantée au sein des mouvements undergrounds et contre-culturels, et ce depuis plusieurs décennies. Des punks aux milieux féministes, des groupes LGBTQ aux différentes communautés artistiques, plusieurs décident de s'approprier ce médium pour en faire une presse alternative de leur culture. La culture redskin n'y a pas échappé. Plusieurs crews, groupes et individus au fil des ans ont publié et participé à une multitude de zines sous différentes formes. Voici un survol de ce qui a été produit au Québec. Lorsque vous aurez l'occasion, faites un tour à la table de merch de RASH ou de Dure Réalité, on a peut-être quelques réimpressions de certains.

RASH - Lettre d'info des rudies, punks, skins et b-boys

Produit à Le Havre, en France, le fanzine *RASH – Lettre d'info des rudies, punks, skins et b-boys* est probablement le premier zine produit du mouvement RASH en français. Il était entre autres distribué au Québec. Le premier numéro a été édité autour en 1994-1995. Au menu, un peu d'histoire sur la contre-culture redskin, Sharp et la politisation du mouvement skin. On y retrouve les contacts, plus précisément des adresses de boîtes postales, de d'autres chapitres RASH et SHARP dans le monde notamment à Montréal et à Ottawa. C'est assez intéressant de voir ce feuillet et surtout de constater qu'il était distribué sur plusieurs continents et ce, avant la généralisation d'internet. Cependant on n'a pas trouvé de traces de suites à cette première infolettre.

Le Chat Noir

Bien que *Le Chat Noir* ne fut pas à proprement parler un zine, mais plutôt un journal anarchiste montréalais, des redskins y ont participé. Si le gros du journal se concentrait sur le politique, on y trouvait aussi quelques articles sur la scène punk/skin/redskin montréalaise, avec des retours sur les shows, les confrontations avec les fachos, etc. Il n'y aurait eu que trois numéros, le premier ayant été publié en 1999.


le Chat Noir
Les procédures d'appel sont presque toutes épuisées et la vie de Mumia ne tient... qu'à un fil.
17 ANS DANS LES COULOIRS DE LA MORT
JOURNAL ANAR, NUMÉRO 1, NOVEMBRE 99



Le Trouble

À la même époque, un autre journal anarchiste, Le *Trouble*, avec leur slogan « quand tu le cherches, tu l'trouves » aura certainement résonné auprès des reds du début des années 2000. *Le Trouble* était en quelque sorte la continuité d'une autre publication anarchiste, *Démanarchie*, qui exista de 1994 à 1997 à Montréal et à Québec et qui avait une certaine proximité avec le milieu punk[1]. De 2000 à 2006, *Le Trouble* a sorti de nombreux numéros. Au travers des diverses chroniques anarchistes, une section était réservée au RASH (deuxième chapitre) et se composait d'articles politiques, des revues de concerts, des annonces, des entrevues de groupes, etc. Il fût même un temps où en s'abonnant au *Trouble*, on recevait un cd gratuit de Jeunesse Apatride !

1 Archives Révolutionnaires, « Démanarchie – 1994/1997 », 15 décembre 2018, site internet, https://archivesrevolutionnaires.com/2018/12/15/demanarchie-1994-1997/



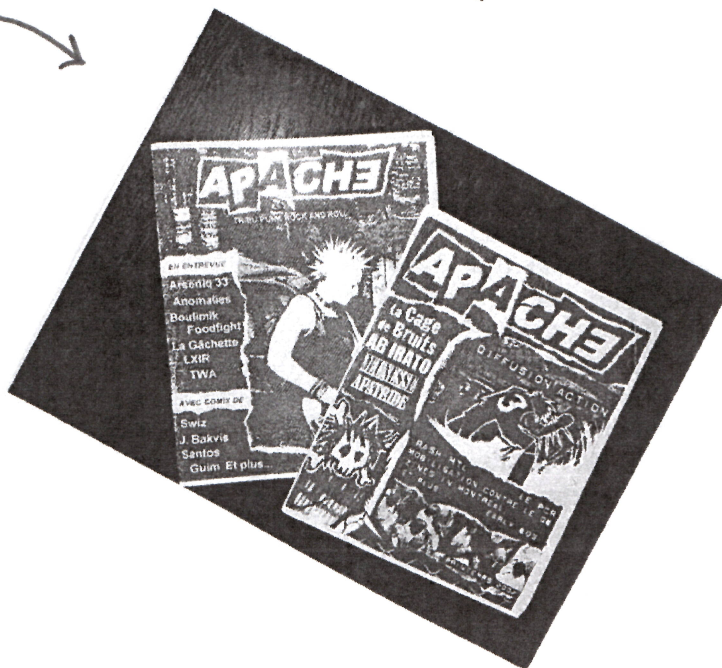
Apache

Apache est un zine, plutôt axé sur la culture punk, publié au début 2000. Il a touché un peu à tout ; entrevues avec des bands locaux, critiques d'albums, de films et de documentaires, entrevues avec des groupes politiques, textes revendicatifs, etc. On y passe aussi nos prédécesseurs de RASH Montréal en entrevue, avec un survol de leurs premières activités dans la métropole (organisation de concerts et partys bénéfices, contacts internationaux, réseaux, etc.). On retrouve dans ce même zine une entrevue avec le PCR (beurk ahahah !) mais aussi une série sur l'histoire des zines à Montréal (!!!).

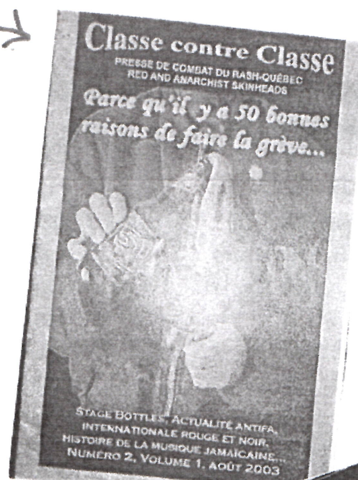
Section Longueuil

En 2002, quelques redskins venant de la rive-sud de Montréal et certains contributeurs d'*Apache* lancent *Section Longueuil*. Tout porte à croire qu'il s'agirait du premier skinzine produit dans le 450. Ce dernier parlait de l'actualité longueuilloise avec une touche d'antiracisme et de oi!. On ne doute pas qu'ils étaient bien connectés avec le 514 à lire plusieurs de leurs chroniques *updates* de concerts et d'évènements militants. 4 numéros furent publiés.





Classe contre classe



Le premier zine produit au Québec par une section RASH, plus précisément par celle de la section de la ville de Québec, arrive aussi vers 2002. *Classe contre classe*, qui semble s'être inspiré du fanzine du RASH Paris, *Barricata*, abordait différents sujets *at large* : musique, *reviews,* mode, communication avec le RASH Montréal, etc. Malheureusement, on n'a trouvé qu'un seul des numéros bien qu'il semble que trois éditions furent réalisées entre 2002 et 2003[2]. Si vous en avez des copies dans vos archives, faites-nous signe!





2UCL Québec, « Tiens, les reds ont un zine ! », 14 août 2007, site internet, http://voixdefaits.blogspot.com/2007/08/tiens-les-reds-ont-un-zine.html

Rudesound

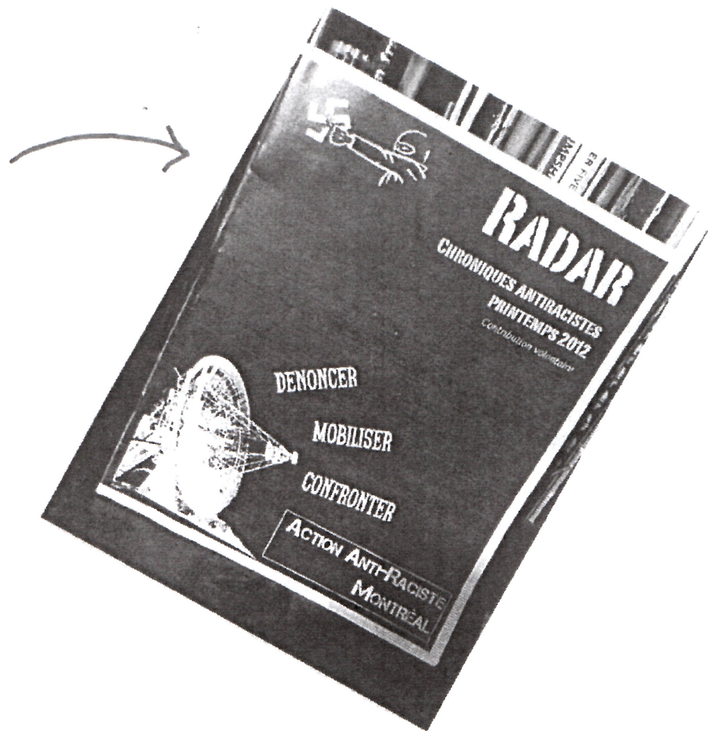
C'est à partir de mai 2003 qu'on peut feuilleter le fanzine skinhead montréalais *Rudesound*. Dans l'édito de la première parution on peut y lire : « Ceux qui nous connaissent et s'attendent à quelque chose de politique se trompent. Ce n'est pas une continuité de la défunte section RASH du *Trouble*. On veut parler de musique, de foot et de skinhead lifestyle. On n'interviewera pas des fachos. On ne fera pas de campagne électorale », marquant à la fois sa filiation et sa distance avec le RASH Montréal. Bien qu'écrit par des militant-e-s de gauche, il est vrai que le contenu du zine est plutôt centré sur le côté contre-culturel plutôt que la politique. Malgré tout, en lisant les autres numéros, on peut pas mal en venir à la conclusion que si ce n'était pas le zine du deuxième chapitre du RASH Montréal (qui fut actif de 2001 à 2005), s'en était vraiment proche. Il y eut trois numéros de *Rudesound* et chaque édition avait une sélection d'entrevues avec les groupes oi! internationaux qui tournaient à l'époque, de nombreuses critiques de concerts et de shows. Sa dernière sortie était accompagnée d'une compilation *homemade*.

L'Autruche zine

En 2004, on retrouve également un zine punk, produit en Mauricie (!), mais qui a une certaine proximité avec la scène redskin. Parsemé de beaucoup de « oi! », on peut lire sur Jeunesse Apatride, Brixton Cats ou Brigada Flores Magon. Le fanzine a également produit (ou essayé de produire) plusieurs concerts avec des groupes comme La Gachette ou Esclaves Salariés. Sinon, le zine est composé de nouvelles musicales, de petits textes d'éducation populaire et politiques, de chroniques de concerts et de disques, d'entrevues et de recettes véganes. On retrouve aussi des textes plus personnels tel le mythique « Squeegee à Shawi ». Dernier fait cocasse, on y retrouve aussi des pubs de l'émission de radio *Skoipunka* de Trois-Rivière qui existe toujours aujourd'hui !

Radar

Le collectif Anti-Racist Action Montréal a connu plusieurs époques de militant.es qui se sont impliqué.es. Bien que leur membership était plus large que les groupes affinitaires skinheads, plusieurs membres du SHARP et du RASH se sont aussi impliqué.es dans l'ARA. Peu importe ces vagues, le nom de leur presse écrite n'a jamais changé. Les chroniques traitées dans *Radar*, publié à partir d'au moins 2006, abordent les enjeux du racisme et fascisme de manière plus large et systémique. Ça sort du classique *bonehead* qui se fait défoncer à coup de docs par des antifas ou des skins.





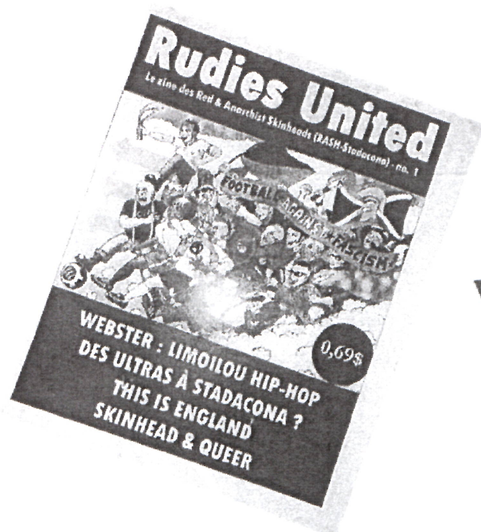
La Taloche

Il n'y aura pas qu'à Montréal où l'Anti-Raciste Action aura eu un chapitre. Dans notre chère capitale du Québec, le collectif ARA a aussi créé son propre zine appelé *la Taloche,* en 2006. Je ne peux vous en dire davantage sur la régularité de ses sorties puisque j'ai seulement pu mettre la main sur un exemplaire où il jase d'antifascisme *at large*.

Pinkskin

Pinkskin est la création, sur une base individuelle, d'une skingirl, autour de l'année 2006. Dans le style « magazine féminin », elle abordait des sujets d'apparence superficielle style courrier du cœur ou recettes de bouffe, mais avec un angle politique. L'autrice indiquait également la musique qu'elle écoutait durant la rédaction/montage, ce qui apportait une touche personnelle. On n'en dénombre que 2 ou 3 numéros. Si une vieille copie traîne dans ton fond de tiroir, fais-nous signe!





Rudies United

En 2007, le RASH Québec, rebaptisé à l'époque RASH Stadacona, lance un nouveau zine, *Rudies United*. Il se voulait la suite du *Classe contre classe*, mais le projet est malheureusement mort après sa première sortie. On y trouve, outre les critiques, les entrevues et les nouvelles habituelles, un article de fond sur les queers au sein du mouvement skinhead. Fait cocasse, il était vendu pour la modique somme de 0,69 $ … une originalité ce prix de vente!

Casse sociale

Casse Sociale est le zine du troisième chapitre du RASH Montréal (et oui! c'est nous!). Nous sommes actuellement au numéro 15, le premier numéro ayant été publié en 2008. Dans chacune des éditions, on y retrouve un dossier spécial sur un thème qui nous apparaît d'actualité. Plusieurs chroniques, surtout dans les débuts, revenaient à chaque numéro comme « Rash d'ici et d'ailleurs », « Y'a pas que la oi ! » et « Des vinyles et des poussières ». Au fil du temps, ces dernières ont été remplacées par d'autres, ce qui aura pour effet d'amener une nouvelle énergie et de rendre le zine moins redondant. Dans les derniers numéros, des dessins ont été ajoutés, ce qui a amené un côté un peu plus *DIY*.



Smash It Up!

Groupe soeur de RASH Montréal, le Montréal Sisterhood a décidément laissé sa marque dans nos milieux bien qu'il soit aujourd'hui malheureusement dissous. Au travers leurs années de présence active dans les scènes contre-culturelles de Montréal et des luttes et actions qu'elles ont menées, elles auront aussi écrit et produit un zine. D'abord sous la forme d'une section dans le *Casse Sociale*, le *Smash It Up!* s'est ensuite développé de façon entièrement autonome, vers 2014-2015, avec un résultat très impressionnant. Un journal volumineux et bien rempli, monté en bonne partie à la main avec des articles en profondeurs sur des enjeux féministes, du super artwork par les femmes des scènes montréalaises, des revues d'albums, de livres, de shows et de tournées, des biographies de révolutionnaires, d'artistes et de militantes. On peut seulement trouver le deuxième numéro sur internet.



Lezboï

Lezboï était un collectif qui avait pour but de rassembler les personnes queer au sein des scènes punks/skinheads. De son existence éphémère, en 2016, on se rappelle plusieurs textes publiés sur les réseaux sociaux, ainsi qu'une participation à diverses actions et événements avec les sœurs et frères de Montréal Sisterhood et RASH Montréal, mais également deux parutions de zines. Le montage était fait *old school* avec des collages/découpages à la main, puis photocopié pour la version finale, qui elle était ensuite distribuée dans les shows et les soirées. Parmi les sujets abordés, beaucoup de contributions très personnelles qui abordent le vécu des auteur.trices, des réflexions sur l'expression et l'exploration des identités de genre, les féminismes dans la non-binarité, des critiques des cercles universitaires, etc.

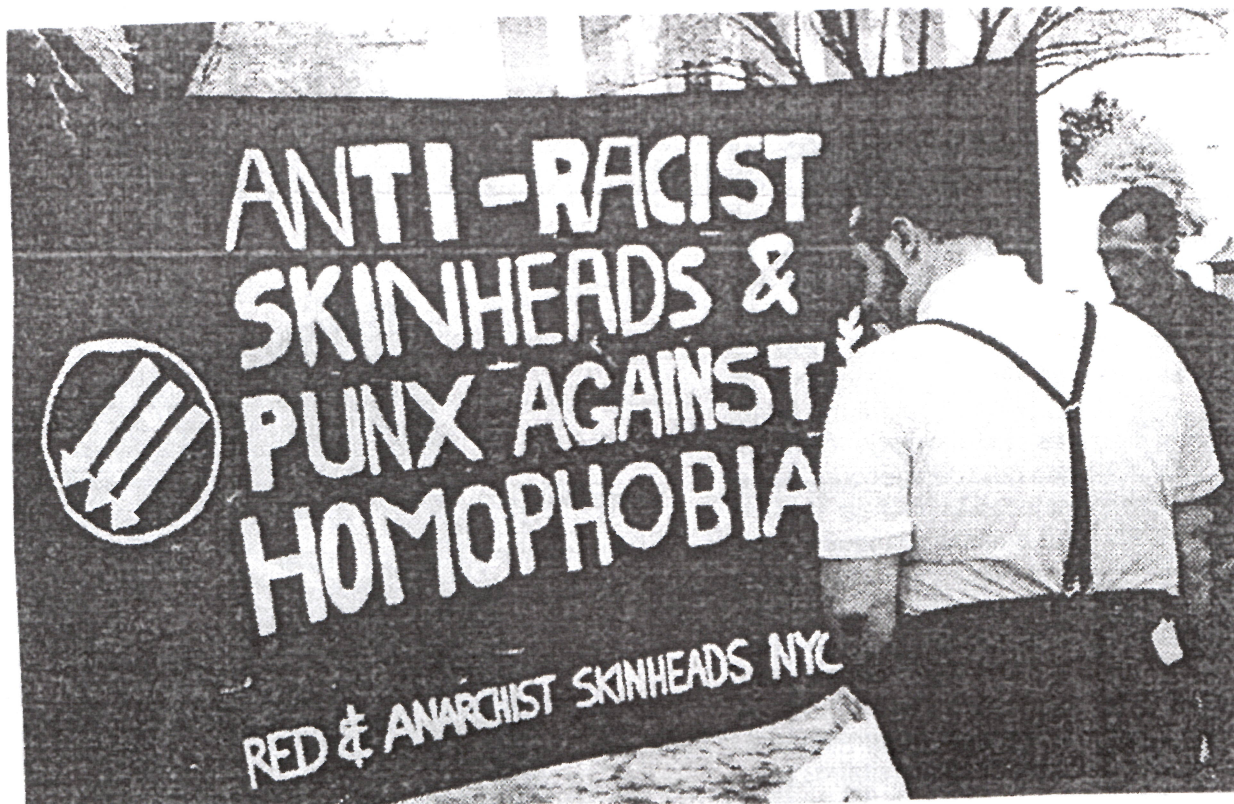


Dernière Génération

Le tout petit dernier, sortie avant même notre nouvelle édition de Casse Sociale #15. Il s'agit d'un zine produit, plutôt sur une base personnelle, par une skingirl. Cependant, nous sommes loin du zine à la *Pinkskin. Dernière Génération* revendique clairement son antifascisme et son opposition à la masculinité toxique qui gangrène les scènes. Au menu : des entrevues, des critiques, des actualités et pleins de collages et images assez cools. Très DIY et *oldschool*. Malheureusement, la première édition de ce zine, sorti à l'hiver 2021, est déjà épuisée et il n'y en aura pas de réimprimé de sitôt.



LE DEUXIÈME EST SORTI EN AOÛT 2021 ET LE TROISIÈME S'EN VIENT!



À noter le 'X' à Punx pour neutraliser le genre

LIBERATION LGBTQ:

Un but initial du RASH

Le 17 mai est la Journée internationale contre l'homophobie et la transphobie. Nombreuses personnes portent aujourd'hui les couleurs de l'arc-en-ciel, symbole international de cette lutte, pour montrer leur solidarité à la cause. Plusieurs organisations communautaires et politiques organisent des événements pour affirmer le droit à l'égalité et l'inclusivité de tous les genres. Sur une note *underground,* le premier chapitre international du *Red and Anarchist Skinhead,* fondé à New York City en 1993, a fait sa première apparition publique lors de cette journée. Un moment marquant pour l'avenir de la contre-culture redskinhead.

Dissident du collectif Mayday Crew (collectif New-Yorkais de skinheads, punks antiracistes et autres militants), c'est autour de cette esprit d'inclusivité et de luttes pour les droits LGBTQ que le premier chapitre du *Red and Anarchist Skinhead - NYC* s'est créé. En effet, un noyau de skinheads et de punks locaux en avait marre des comportements homophobes de certains. Sans oublier le fait d'être constamment étiquetés comme homophobes dû à l'amalgame constant des médias de masse qui produise une presse mensongère sur le mouvement skinhead, ce dernier ayant été partiellement récupéré par l'extrême droite britannique vers la fin des années 70. Le mouvement skinhead est né d'une union interculturelle entre les Rude Boys, jeunes *bums* jamaïcains, fans de reggae, immigrés en Angleterre et des Mods, une jeunesse *classy working class.*

C'est à Washington DC, le 25 avril 1993, que le chapitre new-yorkais du *RASH* a participé à la fameuse *March on Washington for Lesbian, Gay and Bi Equal Rights and Liberation*. C'est dans les rues du district de Columbia, portant fièrement une bannière où il était inscrit « Anti-Racist Skinheads & Punx Against Homophobia » que les reds se sont montrés publiquement. Le message était très clair.



Personnes identifiées comme homosexuelles dans un camp de concentration

Cette manifestation aura été évaluée avec un taux de participation de près d'un million de personnes selon des sources policières. Une marche identifiée comme étant l'une des plus achalandées de l'histoire des États-Unis pour ce qui est des mobilisations en support aux personnes LGBTQ. Au côté du contingent du RASH-NYC, il y avait plusieurs autres collectifs d'extrême gauche solidaires avec eux.

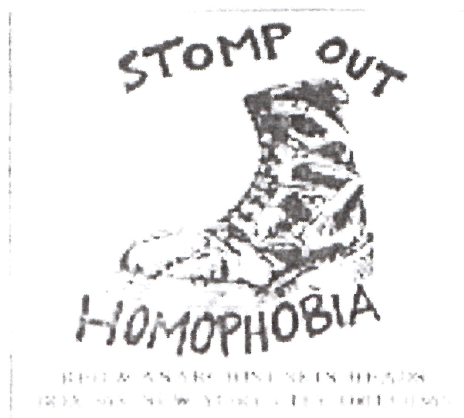
Comme la technologie et les réseaux sociaux de cette époque n'étaient pas à leur apogée comme aujourd'hui, les fanzines et communiqués de presse furent très utilisés par le collectif pour affirmer une position radicale pro-LGBTQ et contre toutes formes d'oppression. Le RASH-NYC créa plusieurs moyens de propagande comme des fanzines, stickers ou des infolettres.



Les triangles sur leur manteau bomber

Outre les outils de communication de l'époque, pour faire valoir leur position idéologique, il n'en est pas moins que les membres du RASH-NYC portaient fièrement des écussons et *patchs* symbolisant l'anti-homophobie. Certains iront même jusqu'à porter le *pink triangle*, un triangle rose pointant vers le bas. Ce motif servait à identifier les personnes homosexuelles dans les camps de concentration en Allemagne nazie. Ce symbole fut également utilisé par le collectif ACT UP (AIDS Coalition to Unleash Power), groupe luttant contre le VIH/Sida fondé en 1989 à New York.

Après cette première apparition, le premier chapitre RASH fut très actif dans la lutte contre l'homophobie, les autres chapitres RASH qui se sont créés dans le monde par la suite ont toujours gardé un angle pro-LGBTQ. Certains individus dans des chapitres s'affirment ouvertement homosexuels.les, queer ou transexuels.les.



El Encuentro Skinhead antifascista de las Americas 2019

In the end of february 2019, I had the opportunity to attend el Encuentro Skinhead antifascista de las America organized by RASH-SHARP Santiago. They welcomed comrades with open arms, ready to share with punks and skins, from all over the continent, bringing together communists as well as anarchists.

Conferences, presentations, discussions, and visits to historical monuments of Chilean resistance and survival during the dictatorship was on the schedule. We exchanged on the leftist history of the city's Football clubs to the experiences of women and queers in the antifa skinhead scenes, to the fight against neo-nazis in Brazil to the lived experience of migrants in Chile. We were able to present conferences in a room with almost 50 people from the underground scene in Chile as well as comrades from the USA, Argentina, Mexico, Brazil and Montreal.

And as usual, we enjoyed a beer (or two) after the conferences, coming together at a ska show, in a pub watching the match and we finished the week with an amazing oi! show with Bull Brigade from Italy and Curasbun from Santiago de Chile.

This being my second visit to Chile, I was able to meet amazing comrades, especially the women of the scene in Santiago, as well as in Buenos Aires. We talked about feminism, invisible work in organizing, toxic masculinity, sexuality, music, and antifascism. I was able to attend the protest for women's rights on march 8th, and walk alongside 350 000 people to denounce state repression, femicides in Chile and access to reproductive rights.

A mi compañeres Chilen@s, fuerza y solidaridad, a la próxima. ///





RASH OF THE AMERICAS

Environ un an après le succès de la Rencontre skinhead antifasciste des Amériques, différentes sections de RASH à travers l'Amérique ont décidé de se regrouper dans un réseau commun, RASH OF THE AMERICAS. RASH Montréal s'y est joint afin de mettre l'épaule à la roue pour resserrer les liens avec les camarades du reste du continent.

Voici la déclaration en anglais :

RASH OF THE AMERICAS is an international political organization that responds to the needs of the different RASH and SHARP groups throughout the Americas to have a platform that facilitates the coordination and organization of political, social and cultural activities and interventions, under one banner. As an anti-fascist organization, RASH DE LAS AMÉRICAS is always based on a critical political path and with clear ideals, which does not tolerate double standarts or cronyism with those who work with or sympathize with groups or individuals who violate the ideals that our organization defends and its people. Our commitment is with the people and the working class, to position ourselves and act in a manner consistent with our ideals and discourses, and to become a network of support and organization, based on loyalty, respect, solidarity and mutual support. To fight for the dignity and well-being of the oppressed in every possible way.



Oi! AL fin del mundo
Oi! jusqu'au bout du monde

Une collaboration de RASH SHARP Santiago (Chili)

La cultura skinhead desde sus inicios hasta el día de hoy, ha recabado hasta el último rincón del planeta de tierra, desarrollándose como una subcultura, rebelde, combativa y contra cultural. En Latinoamérica, y sus distintas latitudes, su escena ha tenido múltiples expresiones, desenvolviéndose según las propias idiosincrasias de sus respectivos territorios, sin embargo, es en Chile, particularmente en su capital, donde encontraremos una celula de la cultura skinhead particular, distintas a muchas en el resto del globo y que con más de 20 años en el ruedo se ha, sus acciones hablan por sí solas.

La culture skinhead, de ses débuts à aujourd'hui, s'est étendue à tous les coins du monde, se développant comme une sous-culture rebelle, combative et contre-culturelle. En Amérique latine, et dans ses différentes régions, cette scène s'est exprimée de façon multiple, selon les particularités des ses territoires respectifs. Cependant, au Chili, notamment dans sa capitale, on rencontre une expression particulière de la culture skinhead, différente à plusieurs égards des autres sections dans le reste du monde. Avec plus de 20 ans dans le ring, ses actions parlent d'elles-mêmes.

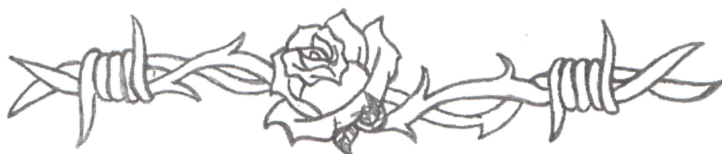


La lucha en las calles, es una lucha política
La lutte dans les rues, c'est un combat politique

Las diferencias recurrentes que el movimiento ha tenido entre grupos RASH y SHARP a lo largo del mundo, poco y nada de validez ha tenido en la escena de los skinheads antifascistas de Chile, puesto que en su misma historia, la lucha por los derechos de lxs pobres y las minorías en la clase obrera, ha sido una lucha política. No es posible para las y los miembros de esta cultura separar la acción directa antifascista, de la lucha política, menos en un país donde la derecha fascista y neoliberal, con armas y alianzas imperialistas, tomaron control del país mediante una de las dictaduras más severas y sangrientas que se ha visto en el territorio, y que trajo como consecuencia, la perpetuación del modelo neoliberal y la normalización de la miseria para la clase trabajadora.

Les distinctions récurrentes qu'il y a au sein du mouvement, à travers le monde, entre les groupes RASH et SHARP, ont eu peu, voire non pas eu de validité dans la scène skinhead antifasciste du Chili, puisque dans sa propre histoire, la lutte pour les droits des pauvres et des minorités de la classe ouvrière fut toujours une lutte politique. Il n'est pas possible pour les membres de cette culture de séparer l'action directe antifasciste de la lutte politique, dans un pays où la droite fasciste et néolibérale, avec ses armes et ses alliances impérialistes, a pris le contrôle du pays à travers l'une des plus sévères et sanglante dictatures qui fut connu, et qui a abouti à la perpétuation du modèle néolibéral et à la normalisation de la misère pour la classe ouvrière.

Con este antecedente, luego de años de ensayo, errores y aprendizajes es que se producirá la génesis de RASH SHARP Santiago, un plataforma social, que agrupará a distintas personas y subculturas callejeras con el fin de organizar y fortalecer la lucha social contra el fascismo, el capital, las conductas racistas, xenofóbicas y homofóbicas que estaba adoptando la sociedad local, mediante la acción directa y la activa participación en los distintos frentes de lucha que se podían abordar en las ciudades de chile a finales de los años 90.



C'est marquée par cet historique, et après des années d'essais, d'erreurs et d'apprentissages, que se formera la genèse de RASH SHARP Santiago, une plateforme sociale qui rassemblera différentes personnes et sous-cultures de rue afin d'organiser et de renforcer la lutte sociale contre le fascisme, les comportements racistes, xénophobes et homophobes adoptés par la société locale, à travers une action directe et une participation active sur les différents fronts de lutte dans les villes chiliennes à la fin des années 1990.

Los años pasarán, y la acción pasará a un mundo de mayor clandestinidad. Los tiempos cambian y los paradigmas sociales también. La crisis que el sistema neoliberal en Latinoamérica y el mundo produces son innegables, y la población comienza despertar por un cambio.

Les années passeront et l'action deviendra plus clandestine. Les temps changent et ainsi les paradigmes sociaux. La crise que produit le système néolibéral en Amérique latine et dans le monde est indéniable et la population commence à se réveiller pour demander un changement.

Peligrosamente, una ola de neofascismo, ahora camuflado por partidos políticas y prácticas liberales cómodas al capitalismo, comienza a tomar fuerza en el paradigma político de Latinoamérica. Ejemplos claros, como la elección de Bolsonaro, la reelección de Piñera y la derecha golpista como gobierno nuevamente, y el creciente nacimiento de agrupaciones nacionalistas y de extrema derecha, amenazan no solo con perpetuar aún más el poder de la oligarquía en Latinoamérica, sino que también con endurecer la represión a las y los oprimidos. Entonces el momento llega, se hace más necesaria que nunca retomar la organización antifascista en las calles, volver a reunir las fuerzas que actuaban fragmentadas, como una unidad y mostrarse, una vez más ante la sociedad, como un frente que no dejarán pasar a aquellos que buscan oprimir las libertades del pueblo, en beneficio de unos pocos.

Dangereusement, une vague de néo-fascisme, désormais camouflée par des partis politiques et des pratiques libérales s'accommodant du capitalisme, commence à s'installer dans le paradigme politique de l'Amérique latine. Des exemples clairs, tels que l'élection de Bolsonaro, la réélection de Piñera et le coup d'État de ce nouveau gouvernement et la naissance croissante de groupes nationalistes et d'extrême droite, menacent non seulement de perpétuer davantage le pouvoir de l'oligarchie en Amérique latine, mais aussi de durcir la répression envers les opprimés. Puis le moment arrive, il est plus que jamais nécessaire de ramener l'organisation antifasciste dans la rue, de réunir les forces fragmentées dans l'unité et de se montrer, une fois de plus devant la société, comme un front qui ne les laissera pas opprimer les libertés du peuple, au profit de quelques-uns.

Así fue entonces, como la rearticulación de RASH SHARP Santiago fue inminente. Con gran fuerza a finales del 2017, una de las plataformas pioneras en la lucha callejera antifascista, volvía a ser visible por las calles de varias ciudades a lo largo del país, y a mostrar de manera pública y mediática, que existe y existirá una fuerza y contraposición a los grupos de extrema derecha que mediante discursos populistas y ocultos, pretenden difundir discursos de odio en la población chilena.

C'est ainsi que la réarticulation de RASH SHARP Santiago était imminente. Avec une grande force à fin 2017, l'une des plates-formes pionnières de la lutte de rue antifasciste, était à nouveau visible dans les rues de plusieurs villes du pays pour montrer de manière publique et médiatique, qu'il est et sera une force en opposition aux groupes d'extrême droite qui, à travers des discours populistes et cachés, tentent de répandre des discours de haine dans la population chilienne.

Viejos y nuevo métodos para la lucha
Vielles et nouvelles méthodes pour la lutte

El cambio del paradigma es un hecho sustancial en la sociedad, y las formas de hacer política también, por lo que también se hace necesario aprender nuevas formas de hacer frente al enemigo en las distintas trincheras que los tiempos modernos se presentan.

Le changement de paradigme est un fait substantiel dans la société, et les façons de faire de la politique également, il est donc également nécessaire d'apprendre de nouvelles façons de traiter l'ennemi dans les différentes tranchées que les temps modernes présentent.

RASH SHARP Santiago, propone, que hoy más que nunca no es solo a la escena skinhead a quienes debemos llegar con la lucha antifascista. Es urgente y necesario, convertirse en una propuesta social, que incida directamente en los barrios y en la necesidades de la clase obrera, que habiendo sido arrebatada de derechos, salud y educación, en muchos casos también queda a merced de discursos con doble intención, entregando el poder a quienes nos oprimen.

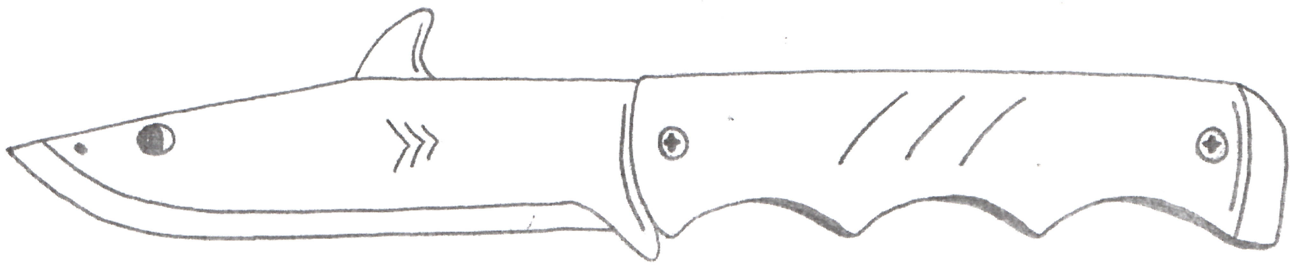
Ce que RASH SHARP Santiago propose, aujourd'hui plus que jamais, c'est que ce n'est pas uniquement la scène skinhead que nous devons atteindre avec la lutte antifasciste. Il est urgent et nécessaire d'articuler une proposition sociale qui concerne directement les quartiers et les besoins de la classe ouvrière, qui, ayant été privée des droits, de la santé et de l'éducation, est qui sont aussi, dans de nombreux cas, à la merci des discours à double intentions qui donnent du pouvoir à ceux qui nous oppriment.

De aquí en más que el trabajo político y social de la agrupación, se vuelve más intenso. La articulación con otras agrupaciones político-sociales de izquierda, afines a los ideales que defiende RASH SHARP Santiago, ha dado como resultado, una inserción de los skinheads antifascistas en la lucha cotidiana de obreros y obreras, en las calles, sindicatos y poblaciones a lo largo de todo el país. El trabajo organizado con plataformas como la coordinadora nacional migrante, por mencionar algunas, han brindado como fruto la proclamación y la organización de manifestaciones para el día nacional contra la discriminación racial y xenofóbica.

Désormais, plus que jamais, le travail politique et social du groupe s'intensifie. L'articulation avec d'autres groupes politiques et sociaux de gauche, liés aux idéaux défendus par RASH SHARP Santiago, a abouti à l'intégration des skinheads antifascistes dans la lutte quotidienne des travailleurs et travailleuses, dans les rues, dans les syndicats et au sein de la population dans tout le pays. Le travail organisé au sein des plateformes comme la coordination national des migrants, pour n'en citer que quelques-uns, a abouti à la proclamation et à l'organisation de manifestations pour la journée nationale contre la discrimination raciale et la xénophobie.

Sin embargo, las fronteras no han sido un límite para esta organización. El trabajo en paralelo con compañeras y compañeros a lo largo de todo el continente, han convergido en la persecución de causas comunes entre las distintas agrupaciones skinheads antifascistas. Producto de ello, es que en febrero del 2019, se realiza en Santiago de Chile, el Tercer encuentro Skinhead de las Américas, instancia de 4 días que facilitó un espacio de discusión y colaboración entre distintas agrupaciones político-sociales desde Canadá hasta Chile, donde se levantaron discusiones y se plantearon objetivos para trabajar como antifascistas e todo el continente.





Cependant, les frontières n'ont pas été une limite pour cette organisation. Le travail parallèle avec des camarades à travers tout le continent a convergé dans la poursuite de causes communes entre les différents groupes de skinheads antifascistes. Conséquemment, en février 2019, la troisième Rencontre des skinheads des Amériques s'est tenue à Santiago, au Chili, un événement de 4 jours qui a facilité la mise sur pied d'espace de discussion et de collaboration entre différents groupes politico-sociaux, du Canada au Chili et où des discussions ont été soulevées. Des objectifs ont été fixés pour travailler en tant qu'antifascistes sur tout le continent.

El pueblo chileno
Le peuple chilien

No es fácil comenzar a hablar de un tema que nos trastoca tan fondo como pueblo chileno.

Il n'est pas facile de commencer à parler d'un thème aussi profond que celui du peuple chilien.

Ya que son muchos puntos en los que debemos apuntar a la hora de entender el porqué de un estallido social.

Puisqu'il y a de nombreux points que nous devons souligner pour comprendre la raison de l'éclatement social.

Partiendo del hecho que apesar desear en el presente a mas de 45 años del Golpe militar mas genocida y dictatorial. Donde el fascismo se impuso sobre los derechos humanos y derechos cívicos de todo un país. Está tan latente como si hubiera sido ayer, ya que conservamos la constitución que instauro la dictadura de augusto pinochet. En donde Jaime Guzman con un sucio plan perpetua la miseria de la gente y los derechos serian solo para la elite del pais. Hizo una constitución. Con ciertas cláusulas que son perpetuas e inmodificables en el tiempo. Por lo que habría que dar una dura batalla incesante para poder cambiarla.

Il faut partir du fait qu'après plus de 45 ans du coup d'État militaire le plus génocidaire et dictatorial, d'où le fascisme s'est imposé sur les droits humains et civiques de tout le pays, il est encore acclamé par une partie de la population. C'est pourquoi la constitution instaurée par Augusto Pinochet est conservée, celle où Jaime Guzman, avec son plan sale, a perpétué la misère du peuple tout en conservant les droits de l'élite du pays. De plus, il a fait une constitution avec certaines clauses qui sont perpétuelles et immuables dans le temps. Il faudrait donc mener une bataille acharnée pour pouvoir la changer.

El camino es una asamblea constituyente, pero la brecha no es menos, ya que el estado nos reprime a tal punto con represión en las calles y el manifestares ha traído compañrxs muertos, muchísimas personas bas con mutilacíon ocular, tortura y todo lo que no queremos ver como pueblo. Aun pesan las marcas de una dictadura que dejo secuelas en el rostro de nuestrxs padres y abuelxs en los obrerxs en general.

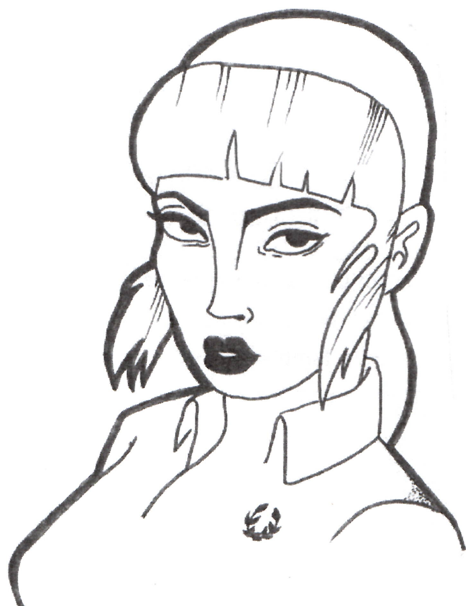
Le chemin est l'Assemblée constituante, mais la brèche n'en est pas moins, puisque l'État nous réprime à un tel point avec la répression dans les rues et les manifestations qui ont apporté des camarades décédé-e-s, beaucoup de personnes avec des mutilations oculaires, de la torture et tout ce que nous ne voulons pas voir comme peuple. Les marques d'une dictature pèsent encore sur le visage de nos pères et mères, de nos grands-parents et chez les ouvrier-e-s en général.

Y entender que tenemos mas de una razón para luchar por lo que creemos justo. Permanecer en las calles durante meses. Hizo temblar al poder politico y fueron aun mas represivos y nos trataron cada día peor. Pero ellos llevan fuego en las manos y nosotrxs en el alma. No nos callaran con ningún plan mediatico. Y sabemos quienes son y nosotrxs como pueblo antifascista estando en la linea del frente. Resistiremos y derrocaremos este modelo economico o capitalista neoliberalista que está obsoleto. No funciona por ninguna parte.

Et comprenez que nous avons plus d'une raison de lutter pour ce que nous croyons être juste. Rester dans la rue pendant des mois, ça a fait trembler le pouvoir politique et ils étaient encore plus répressifs et nous traitaient chaque jour de plus en plus mal. Ils avaient le feu dans leurs mains et nous, dans nos âmes. Ils ne nous feront pas taire avec aucun plan médiatique. Et nous savons qui ils sont et nous, en tant que peuple antifasciste, sommes sur la ligne de front. Nous résisterons et renversons ce modèle économique où le capitaliste néolibéral y est désuet. Ça ne fonctionne nulle part.

Durante muchos años veníamos esperando este ansiado momento en que despertara chile. En donde el puño en alta de todo el. Pueblo se levanta sin dar tregua para pelear por sus derechos. Y va por la cabeza del opresor. Que desde 1973 (día del golpe militar en Chile) Acumulaba brechas implacables con la desigualdad, sumado a la vulneración de derechos humanos desde el estado hacia los ciudadanos, donde siempre se veía beneficiado la elite del pais y los mismos personajes de la derecha chilena a lo largo de la historia.

Pendant de nombreuses années, nous avons attendu ce moment tant désiré où le Chili se réveillera. Où le poing élevé de tout le peuple se lèvera sans trêve pour se battre pour ses droits et pour voir la tête de l'oppresseur tombée. Depuis 1973, année du coup d'État militaire au Chili, l'État a accumulé des lacunes implacables en termes d'inégalités, ainsi qu'en violation des droits de l'homme envers les citoyen-ne-s, tandis que l'élite du pays et les mêmes figures de la droite chilienne en ont toujours bénéficié tout au long de l'histoire.



La falta de educación de calidad y gratuita, paso la cuenta, pues esta en decadencia, producto de sus decisiones frente a la normativa de educación.... (Cuando hablo de « sus » hablo del estado chileno). Vivimos en un pais donde se trabaja mas de 40 anos para llegar a una jubilación miserable. En donde las afp manejan tus fondos. Y nuestros abuelxs y personas de tercera edad no veían, ni ven un camino viable para la esperanza del vivir dignamente recibiendo migajas de dinero. Que son las migajas que ellos nos reparten en respuesta a toda una vida de esfuerzo y trabajo. Por eso este estallido es tan particular. Pues portestan personas de todas las edades. Por que todo esta mal entonces todos tienen algo por que salir aluchar a las calles. Y hoy nos unimos como nunca recuperando o los espacios a punta de esfuerzo en. Base a todas las trincheras que están activas en las calles. Ya sea en la primera linea como en restaurar el arte la musica y la libertad de expresión. Y tantas trincheras en donde cada una tiene suma. Importancia para estar organizadxs como un solo Chile.

On compte le manque d'éducation de qualité et gratuite, car elle est sur son déclin et que c'est le produit des décisions de l'État chilien quant à la réglementation de l'éducation. Nous vivons dans un pays où l'on travaille depuis plus de 40 ans pour arriver à une retraite misérable. Où l'AFP (Administradora de fondos de pensiones / L'administration des fonds de pension) gère nos fonds. Et nos grands-parents et nos aîné-e-s n'ont pas vu, ni n'envisagent une façon viable pour espérer vivre dignement en recevant des miettes d'argent. Ce sont des miettes qu'ils nous donnent en réponse à toute une vie d'efforts et de travail. C'est pourquoi ce soulèvement est si unique. Il est porté par des gens de tous les âges. Parce que plus rien ne va, tout le monde a une raison de sortir dans la rue. Et aujourd'hui, nous nous unissons comme jamais en récupérant ou les espaces au point d'effort dedans. Base de toutes les tranchées actives dans les rues. Que ce soit dans la première ligne ou dans la réappropriation de l'art, de la musique et de la liberté d'expression. Et tant de tranchées où chacun ajoute à la somme, il est important d'être organisé-e-s en un seul Chili.

Por lo que concluimos con una sola respuesta a tanto abuso de poder que se acumularon años tras años. Nosotrxs no dejaremos de estar en las calles, trabajando arduamente por conseguir el cambio de esta constitución. Mediante organizaciones que nos permitan llegar a la via. Que en este caso sería la asamblea constituyente.

Nous avons donc conclu à une seule réponse à tant d'abus de pouvoir qui se sont accumulés années après années. Nous ne cesserons pas d'être dans les rues en travaillant dur pour obtenir le changement de cette constitution et, avec des organisations qui nous permettent d'arriver à nos fins, ce sera, dans ce cas, l'Assemblée constituante.

Estamos viviendo un proceso donde hay Husares, escuela de autodefensa personal, convencidos que es sumamente necesario llevar a las poblaciones un trabajo físico y cultural con las intenciones conjuntas de preparar a nuestros vecinos para reaccionar ante diversas amenazadas.

Nous vivons une démarche où il y a Husares, école d'autodéfense personnelle, convaincue qu'il est extrêmement nécessaire d'apporter aux populations un travail physique et culturel avec les intentions conjointes de préparer nos voisins à réagir face à diverses menaces.

Culturalmente nuestro objetivo se enfoca en dar a conocer, dialogar y debatir temas de contingencia y problemáticas sociales. claramente desde el punto de vista critico de los pobladores.

Culturellement, notre objectif est de faire connaître, de dialoguer et de discuter des questions d'urgence et des problématiques sociales, du point de vue critique des populations concernées.



Nuestros temas de intereses reales pasan por problemáticas como Conflicto Mapuche, Levantamientos estudiantiles, Descontento de los pobladores por decisiones de Estado, Tratados Economicos Internacionales que afectan o afectaran directamente la economía del pueblo. Movimiento Femenino, Violencia Intrafamiliar, Drogadiccion e Immigracion etc.

Nos sujets d'intérêts réels portent sur des problèmes tels que le conflit mapuche, les soulèvements étudiants, le mécontentement des populations face aux décisions de l'État, les traités économiques internationaux qui affectent ou affecteront directement l'économie du peuple, le mouvement féministe et contre les violences domestiques, la toxicomanie et les enjeux relatifs à l'immigration.

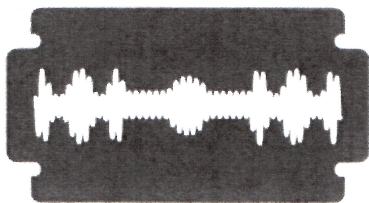
Como ya pueden darse cuenta Husares tiene una clara postura antifascista que se deja ver claramente en sus estatutos de admisión como de permanencia por lo tanto rechazamos categóricamente sea cual sea su procedencia.

Comme vous pouvez déjà le constater, Husares a une position anti-fasciste claire qui se voit clairement dans ses statuts d'admission et de permanence, donc nous rejetons catégoriquement quelle que soit son origine.

-Compañeras y compañeros de RASH-SHARP Santiago

- Les camarades de RASH SHARP Santiago





PRÉSENTATION DU RÉSEAU AIM (Alternative International Movement)

En mars 2017, en marge du United We Stand - Divided We Fall Festival, à Paris, nous participions également à la création de ce qui allait devenir l'Alternative International Movement. Des groupes d'un peu partout en Europe étaient présents. L'objectif était de se réseauter au niveau mondial et de faciliter les échanges entres différents collectifs qui partagent nos idéaux. Voici le texte de présentation de l'organisation.

L'AIM, Alternative International Movement est un collectif et réseau international visant à promouvoir les musiques engagées et militantes actuelles.

Investi.es dans différentes assos ou simples spectateurs/trices voulant devenir acteurs/actrices de la scène locale, nous nous sommes rassemblé.es dans ce réseau afin de combiner notre passion pour la musique et promouvoir une société égalitaire débarrassée des nombreuses oppressions : capitalisme, sexisme, homophobie, racisme etc. La liste est longue.

Fort.es de nos idéaux antifascistes, anticapitalistes, anarchistes ou communistes, nous souhaitons grâce à la musique, proposer d'autres alternatives au système actuel et participer à notre échelle à la solidarité de terrain.

Nos actions sont multiples : organisation de concerts de soutien, fanzines locaux et internationaux, ainsi que plein de projets comme un webzine, un réseau sur le net, une compilation, émission de radio des réunions entre les différent.es acteurs/actrices. Et évidemment en manif.

L'AIM c'est la fédération de collectifs à Paris, Bordeaux, Nancy, Strasbourg, Bremen, Potsdam, Tolosa, Montréal, Bogota, Roma, etc. L'isolement est notre pire ennemi, la solidarité notre meilleure alliée.

"Si je ne peux pas slamer, je ne veux pas prendre part à votre révolution." Emma ~~Shym~~-Goldman



CRITIQUES



Rubika Shah - *White Riot* – Les Boomakers/The Jokers (2020)

Quand on m'a envoyé le lien de ce film, moi le fan d'archives, j'ai complètement salivé. Un documentaire sur une période importante dans le statement « against fascism » dans le milieu musical britannique. Je m'attendais à voir un review de ces festivals... et j'ai eu bien plus!

La majeure partie du documentaire est racontée par trois personnes impliquées dans le Rock Against Racism depuis le début. Ces derniers exposent la réalité politique de cette époque qui empestait le fascisme de la Tatcher et du FN. À part cette époque, qui est bien située, les producteurs auraient pu mettre davantage de contextualisation du mouvement punk qui était en plein émancipation en même temps. Exemple, citer les provocations et motivation de Sid Vicious et Siouxsie Sioux qui ont donné une image négative au punk. Il faut connaître quand même moindrement l'histoire du punk pour être capable de se situer.



Malgré la compréhension difficile de l'accent *british* et l'absence de sous-titres, je me suis tout de même bien démerdé pour comprendre le film. À ma grande surprise, je croyais que le mouvement Rock Against Racism était principalement autour de festivités musicales, avec un désir d'afficher clairement que nous ne voulions pas de fascisme dans l'industrie de la musique. Et non! Il y a eu un gros travail politique d'éducation populaire avant même les éditions des festivals. Des zines, des tracks, des rapprochements entre diverses scènes musicales. On peut voir plusieurs artistes qui ont joué dans les différentes éditions de ce festival témoigner de leurs points de vue. On voit également des artistes racisés qui abordent les enjeux raciaux avec les flics à cette époque.

Bien sûr on reconnaît aussi certains artistes plus connus comme Pauline Black, la chanteuse des Selecter ou encore Poly Styrene des X Ray Spex.

Et pour conclure, l'anecdote la plus drôle est le malaise des organisateurs d'avoir mis Sham 69 dans leur *lineup* puisque leur côté revendiqué skinhead avait aussi amené des *whites*. Tout de même, ils ont joué sur le stage et ont pu s'afficher fièrement antifascistes.

Bonne écoute!

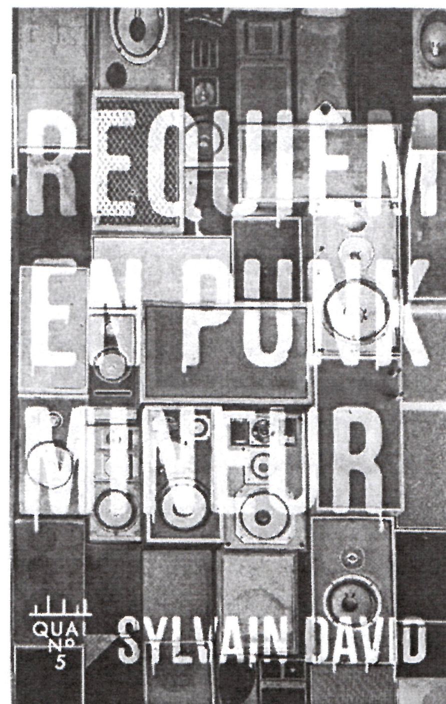
Ultra Razzia / Dead Hero – Split
***A.L.R.D.M.M. /Todo O Nada* – Primator Crew (2020)**

Ça faisait environ 2 ans depuis la dernière sortie pour les deux groupes. D'abord, c'est cool d'avoir du nouveau stock sur un même release partagé entre deux formations assez différentes musicalement. Ça se rejoint par l'influence à peine cachée qu'ils tirent de groupes comme Blitz par exemple.
De son côté, Ultra Razzia nous garroche son genre de oi! mélancolique et contemplatif comme une brique dans une vitre de char. La guitare aux aiguës perçantes décape presque le fond de l'oreille tandis que la basse et le drum sont plus pesants que sur la démo et le LP, la voix garde sa profondeur triste qui fait la signature d'Ultra Razzia. Je suis assez content parce que j'ai l'impression que le tout est mieux mixé que sur le LP où les instruments enterraient un peu la voix. Écoutez *A.L.R.D.M.M*, c'est excellent et ça me fait penser à Litovsk.

Dead Hero sont, fort.es de leurs habitudes plus joyeux.ses au niveau du riff! Le groupe a trois morceaux originaux en espagnol ainsi qu'un cover, *Solar* de Blitz, qui ferme bien le split dans une ambiance plus posée. La chose qui m'a un peu déçu du split c'est justement le fait que Dead Hero avait moins de chansons originales qu'Ultra Razzia. Ça reste une des sorties 2020 que je préfère! Le split LP est disponible chez Primator Crew à travers leur Bandcamp. Bonne écoute!

DEPUIS, ULTRA RAZZIA ONT PARTICIPÉ À 3 SPLITS ET UN ALBUM EST EN COURS!





Sylvain David - *Requiem en punk mineur* – Édition XYZ, collection Quai no. 5 (2019)

Requiem en punk mineur est, selon mes recherches, le deuxième roman du guitariste de Banlieue Rouge. Il s'agit d'un roman policier dont l'intrigue se déroule dans le milieu punk montréalais. Le roman soulève plusieurs questionnements par rapport à la récupération commerciale du genre et à sa dilapidation dans des festivals comme le Rockfest versus, d'un autre côté, son penchant politique.

C'est l'histoire de la reformation d'un groupe punk mythique et de sa venue au *Rock fesse* et d'un collectif anonyme opposé à la commercialisation du punk qui menace le festival. Une policière de la SQ se verra remettre l'enquête. En s'infiltrant dans le milieu punk, la policière découvre un monde qui va la fasciner. On pourrait faire plusieurs parallèles entre la réalité et la fiction. On y reconnaîtra pleins d'endroits et de groupes de la scène punk montréalaise. Un bon polar pour les nostalgiques.

TimeHard

Fred Alpi - *Cinq ans de métro* – Les éditions Libertalia (2018)

Cinq ans de métro, c'est un roman qui se veut en grande partie autobiographique. Fred revient à Paris après un long séjour à Berlin. Après avoir claqué la porte de son boulot dans un bureau, faut bien payer le loyer. Fred est guitariste mais n'a jamais vraiment encore mélangé chant et guitare. Un jour, après avoir pratiqué deux chansons dont une de Dutronc, il décide d'essayer d'aller gagner sa vie dans le métro parisien. Au travers des pages on revoit son parcours pendant 5 ans.

D'interpellations par les flics aux rencontres avec des sdf [sans domicile fixe, sans-abris], des sourires de passagers aux nostalgiques de Pétain. Un récit évoquant un parcours rempli de haut et de bas sans avoir à s'en remettre à l'autorité d'un patron. Roman bien écrit et qui se lit bien.

TimeHard



Moscow Death Brigade - *Bad Accents Anthem* – Fire And Flames Music (2020)

C'est toute la scène antifasciste traditionnellement versée dans le punk-rock, la oi! et le hardcore que Moscow Death Brigade avait pris par surprise en lançant leur démo il y a plus de 10 ans. Avec un son des plus agressifs, des cœurs puissants et des solos de guitares électrisants, le mix de hardcore et de hip-hop engagé du groupe avait su toucher même le plus coincé des skins.

Et le groupe a fait du chemin depuis ce petit trois titres! Après la sortie du EP *Hood's Up* en 2014, plusieurs collaborations avec le groupe hardcore *What We Feel*, enfin un premier album avec *Boltcutter* en 2018 et maintenant *Bad Accents Anthem* (sorti chez Fire and Flames Music le 10 avril 2020). Le son du groupe reste à ce jour parfois imité, mais jamais égalé! Si ce nouveau 11 titres saura plaire aux dizaines de milliers de fans de MDB, le public nord-américain risque néanmoins d'être quelque peu surpris de découvrir que le techno et la musique électronique prennent une place de plus en plus grande dans le son du groupe. Avec une alternance entre un son plus hardcore et ce nouvel ajout musical peut-être plus en vogue en Europe de l'Est, Fire and Flames Music nous rappelle que la spécificité des camarades moscovites réside finalement moins dans leur son que dans leur capacité à unir punks, skins, hooligans, métaleux-ses, militant-es, antifas, graffeurs-euses et fans de hip-hop au sein d'un même mouvement international basé sur l'amitié, la solidarité et la liberté.

Stakhanov

DEPUIS, ILS ONT SORTI UN EP ACOUSTIQUE!





Acouetey « Junior » Jocy - *Poseurs? Scalpeurs de skins de la L.A.M.* - Librinova (2019)

Je ne remercierai jamais assez la personne qui m'a donné une édition de ce livre en primeur pour ma fête! On va se le dire, une pas pire bombe d'archives qui retrace l'histoire de la Ligue Antifasciste Mondiale et, en parallèle, les débuts de la culture redskin à Montréal. Avec ces récits, les anecdotes et les souvenirs de concerts tant racontés aux nouvelles générations, on arrive à brosser un portrait encore plus clair maintenant.

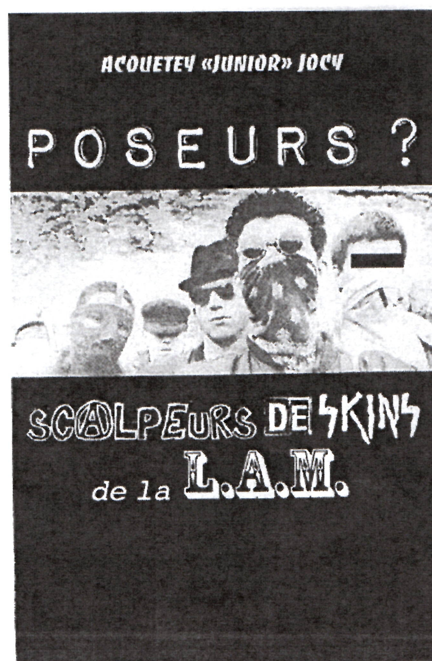
Dans ce livre de près de 200 pages, l'auteur raconte ses mémoires du temps où il était encore à Montréal. Le tout débute avec ses souvenirs du désir d'organisation antifasciste avec les punks et les skins. La culture redskin débutait à peine en Europe avec la fameuse bande des *Red Warriors* de Paris et le groupe culte britannique The Redskins. Junior, nom fictif de l'auteur, nous raconte comment les premiers meetings formels se déroulaient et les idées de grandeur de la bande. On voit que Bérurier Noir était, encore une fois, une influence pour mobiliser.

Après avoir choisi un nom d'organisation plus inclusif (le nom initial devait être Redskins Montréal), la L.A.M. fut officiellement créée. Au fil des pages, on peut observer la structure qu'elle s'était donnée pour un fonctionnement optimal à l'époque. On vogue au travers des lieux culte et des moments où ses adhérent-e-s se rassemblaient pour la lutte et la fiesta. Plusieurs anecdotes sont racontées, ce qui rend la chose amusante pour ceux qui connaissent l'historique de Montréal. On retrace des quartiers, des bars et on met enfin des mots sur des légendes racontées.

Le récit montre également comment l'extrême droite se manifestait et agissait à l'époque. On note que le climat et contexte socio-politique de rue était loin d'être comme il l'est aujourd'hui.

Le livre n'est pas écrit comme plusieurs reportages l'ont été – c'est-à-dire que de victoires. Avec le recul, l'auteur brosse un portrait de l'évolution de ce groupe et des enjeux que ce dernier a eu à affronter tant à l'interne qu'avec d'autres organisations politiques. On voit bien le clash que certain-e-s plus passionné-e-s des contre-cultures peuvent avoir avec des personnes issues des milieux militants. On voit également les conséquences d'avoir voulu se rapprocher de l'État et la merde que ç'a occasionnée. Certes, la mentalité de l'auteur a évolué au fil des ans, il le dit lui-même, mais ce qui est intéressant est qu'il ne regrette pas et semble encore comprendre la rage de la jeunesse.

Je recommande ce livre à tout-e-s ceux et celles qui ont un intérêt pour le milieu punk, skin, mods et tout-e-s les militant-e-s de gauche. Les lignes de *Poseurs?* pourront certainement créer des réflexions sur les espaces militants et marginaux.



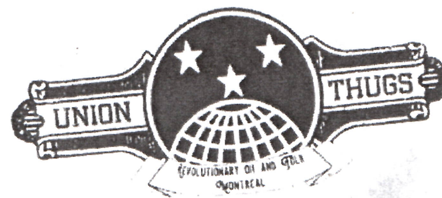
Litige – *En eaux troubles* – Destructure Records (2020)

Après le Démo 2015 et *Fuite en avant* (2017), le quatuor lyonnais revient à la charge avec *En eaux troubles*, un album de 10 morceaux paru au mois de mars chez Destructure Records. Avec ce nouvel enregistrement, Louise, Morgan, Camille et Tifène reprennent la formule qui a fait leur renommée : 50% punk-rock, 50% post-punk. Je laisse les mélomanes trancher la question de la sonorité, côté paroles c'est sans compromis 100% féministe.

Avec le morceau *Regardez-moi*, le groupe se penche, sans jugement, sur la question des médias sociaux et de l'image que l'on projette. *Guerrière* nous transporte dans l'État du Dakota où les femmes autochtones se sont opposées aux projets de pipeline. *Bulldozer* s'en prend à la place que les hommes s'approprient au sein de leurs scènes. Vous l'avez compris, si le groupe, loin de se limiter à faire œuvre de porte-étendard, offre également des pistes plus personnelles comme *Sortir du Passé* ou Casual Night, il a néanmoins un message clair à passer et il serait plus que temps qu'on les écoute!

Stakhanov







LES UT ONT SORTI LE SINGLE «TRAVAILLER» DEPUIS ET SERONT SUR UN SPLIT AVEC UNE TOUNE ORIGINALE!

Union Thugs – *Folklore ouvrier* – Autoproduit (2020)

Ils travaillent avec acharnement à rétablir et répandre une culture ouvrière syndicaliste et révolutionnaire. On les voit se promener sur la *road* un peu partout depuis 2017, des lignes de piquetage aux bars en passant par les sous-sols d'appart et les parties de cour arrière. On commençait donc à avoir hâte (leur dernier démo, *On a d'affaire icitte*, date de 2018) d'enfin pouvoir écouter leur nouveau son à la maison! Avec *Folklore ouvrier*, les Union Thugs continuent avec leur mix de chansons populaires, de folk syndicaliste et de punk-rock. Cinq *covers* d'un répertoire varié à la sauce folk-oi!, avec, en prime, le Préambule de la constitution de l'IWW, lu par nul autre que notre leader bien aimé Jaggi Singh, sur fond du banjo de Meredith Moon. Parmi les coups de cœur : *Partisan*, du poète et chanteur montréalais Leonard Cohen, et la *Complainte des ouvriers* des Molodoï, qui te permettra de te faire aller le lalalaï dans ton salon.

Si t'es de la classe ouvrière pis en tabarnak, cet album est pour toi!

Back Breaker – *By Any Means Necessary* - Autoproduit (2020)

De Kitchener, Ontario, Back Breaker a sorti un EP complètement autoproduit il y a quelques mois. 5 chansons assez carrées, mais bien soutenues par le cri puissant du chanteur qui ne manque pas de souffle. D'un ton revendicateur, Back Breaker fait l'éloge du syndicalisme, de la solidarité et de l'importance d'une scène musicale libre de fascistes en tout genre. Même si musicalement je trouve ça un peu redondant, les morceaux *Pull The Fucking Trigger* et *Union Made* m'ont accroché aux refrains avec les harmonies qui brisent l'air d'aller de la toune.

Thématiquement, ça me fait un peu penser à The Oppressed, des chansons qui ne réinventent pas la roue, mais qui sont politiquement très assumées et antifascistes! J'ai bien hâte de voir si le band sortira d'autres choses au courant de la prochaine année. Le groupe à une place spéciale dans mon cœur. Le chanteur Terry est énormément engagé dans sa communauté que ce soit comme musicien, mais aussi au niveau du booking et de la mise sur pied de compilations en soutien à diverses causes. Ce premier effort est disponible en ligne, en format cassette et en disque compact à travers leur page Bandcamp.





NOBODY'S FOOL

Rough Cuts – *Nobody's Fool* – Insurgence Records/Contra Records (2020)

Sorti sur Insurgence Records et Contra Records, *Nobody's Fool* est assez rentre dedans. C'est un gros mur de son que le groupe nous lance avec ces 12 titres. La première track, *Ignorant and Proud*, annonce bien le reste de l'album, l'intro aux tambours et basse lourde pour faire monter la pression. Après ça, l'attaque nous laisse peu de temps de pause et le tempo est presque essoufflant tout au long de l'album. C'est spécial, c'est comme si le groupe s'était donné une limite de vitesse et que les gars se sont mis sur le *cruise control* sur la 401.

Ici, on parle du mode de vie skinhead, passant par les hymnes bien sentis à la classe ouvrière en faisant une petite croche par le stade pour chanter dans les gradins. La chanson *Cut It Off* sort du lot pour moi, d'un côté pour son rythme plus lent et groovy et de l'autre pour les paroles qui parlent de couper des têtes de bourgeois : « Cut it off / It's time to watch them roll / Cut it off / The price for what you stole! » Moi je dis chapeau!

En bon Montréalais, je lance un pot au titre *Reds,* qui témoigne de l'amour du band pour le TFC [Toronto Football Club], une terrible évidence qui s'oubli par le reste de l'album qui est très solide. Évidemment, vous pouvez écouter le tout en streaming sur Bandcamp, il est aussi disponible sur le site d'Insurgence et de Contra Records.

Asbestos - *S/T* - Dure Réalité/Rebel Times Records/Discos Machete/Kale Borroka Records/La Distro Elle A Mauvaise Haleine (2021)

Asbestos : Le nouveau son de la oi! antifasciste montréalaise

Avec un seul concert à leur actif et un *single* paru à l'automne, on ne peut pas reprocher aux petits derniers de la scène oi! de ne pas avoir fait monter le suspens! C'est que pour sa sortie, Asbestos à travaillé de très près avec toute l'équipe de Dure Réalité pour s'assurer que ça se fasse entendre! Coproduit en partenariat avec La Distro Elle a Mauvaise Haleine (France), Rebel Time Record (Ontario), Discos Machete (Mexique) et Kale Borroka Record (Pays basque), ce petit 5 titres, disponible en format numérique sur Bandcamp et cassette via la Boîte à Musique amène un vent de fraîcheur dans l'histoire du street punk militant, antifasciste et révolutionnaire de la métropole québécoise.

Enregistré et masterisé par Pizu, qu'on connait surtout pour son rôle de batteur avec The Prowlers, Asbestos c'est un nouveau projet pour Éric (Action Sédition et Union Thugs) qui passe cette fois du chant à la basse et Mathieu (Mauvaise Conduite, Jeunesse Apatride, Union Thugs et Mortier) qui retourne à la batterie. C'est aussi un tout premier projet pour Franx et Sansan aux guitares et Jeeps au vocal. Entre expérience et nouveauté, les 5 morceaux que nous proposent ici Asbestos rentrent au poste!



CRÉDIT PHOTO : CÉDRIC MARTIN

Avec *Les Royaux*, hommage au RASH Montréal et à la Centre-Sud Skinhead Crew, *La Ballade des Vauriens*, à chanter en cœur avec ses meilleur-es ami-es ou à ne pas chanter du tout, et *Esprit d'Bande*, une reprise enragée des françaises PomPom Berreta, c'est l'amitié inconditionnelle, l'identité de bande et la vie dans les quartiers populaires qui sont mises de l'avant. Tandis qu'avec *Le fardeau des années* et *Mon héroïne* le chant nous présentent une touche peut-être plus personnelle en rappelant la solitude, la tristesse et la rage qui rongent nombre d'entre nous.

Un groupe à découvrir et des chansons à apprendre par cœur pour tous ceux et toutes celles qui connaissent *la haine, la violence et l'esprit d'bande.*

Une collaboration, écrite par Stakhanov, du webzine Dure Réalité



there's no power

like the worker's fists

Ton boss te paie pas assez pour que tu puisses te payer de beaux vêtements ? T'es un punk à la recherche de patches et de tissus pas trop chers pour décorer ton coat ou arranger tes pants ? Tu trouves que les accessoires sont ben trop chers au X2O ? T'es écœuré.e de faire le tour des friperies pour ne rien trouver d'intéressant ? Ne cherche plus ! La Frip'Oi! est là pour toi !

La Frip'Oi!, c'est une friperie pas trop chère où on en a pour tous les goûts ! Tous les profits servent à financer les défenses légales de camarades judiciarisé.e.s ! Demande à un.e redskin pour la Frip'Oi à ta prochaine soirée punk/oi!/reggae !

Si t'as du stock dont tu veux te débarrasser, on prend les dons de vêtements et accessoires !

